

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE CYCLOPEDIA

VOL. IV -- No 13

Samedi, le 3 Juillet 1897

À LIRE

DOIT-ON DIRE TOUT CE QU'ON PENSE?

TRÈS JOLIE NOUVELLE

*Illustrée de 4 gravures*

AU COMPLET - -

DANS CE NUMÉRO

MAURICE PERRAULT

ARCHITECTE

Nouveaux Bureaux - - -

15, COTE ST-LAMBERT

Conditions spéciales aux Institutions religieuses.

Consultations gratuites.

# UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant une fois la semaine

ARTS, SCIENCES, VOYAGES, HUMOUR, SPORT MODES

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

22, Rue Saint-Gabriel,

Montreal.

5 CTS

LE NUMERO

# PRIMES

Pour les . . . . .

Acheteurs . . .

## Au Numéro

### SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

— ET —

### SACRÉ-CŒUR DE MARIE

2 Chromo-Lithographies de 21 x 27½ pouces

Cette prime consiste en deux splendides lithographies imprimées en plusieurs couleurs sur papier très fort, qui feront des cadres de deux pieds par deux pieds et demi. Ces images valent \$1.25 chacune en magasin, mais les lecteurs du **Cyclorama Universel** pourront les obtenir aux conditions exceptionnelles qui suivent :

#### UN CHROMO POUR

20 . . . . .	coupons consécutifs et . . . . .	5	centins
ou 15 . . . . .	“ “ . . . . .	10	“
“ 10 . . . . .	“ “ . . . . .	15	“
“ 5 . . . . .	“ “ . . . . .	20	“

Les lecteurs du dehors devront ajouter 5 centins pour le tube d'emballage et les frais de port.

Adresser toute communication :

“ **LE CYCLORAMA UNIVERSEL** ”

22, rue St-Gabriel, Montréal.

COUPON DE PRIME  
**POUR CHROMO No 6**

# UNE AUTRE PRIME

## “A la Memoire d'Alphonse Lusignan”

HOMMAGE

*De ses Amis et Confrères*

Magnifique volume de littérature canadienne, écrivain renfermant plus de vingt-cinq contributions littéraires, prose et poésie, par les meilleurs écrivains canadiens.

Fort volume de 330 pages valant \$1. en librairie, édition qui se fait rare.

Les lecteurs du **CYCLORAMA UNIVERSEL** auront, pour se procurer ce volume, les avantages suivants :

15	Coupons consécutifs	et	10	centins
ou 10	“ “	et	15	“
“ 5	“ “	et	20	“

Les lecteurs du dehors devront ajouter 5 centins pour les frais de port.

Adresser toute communication :

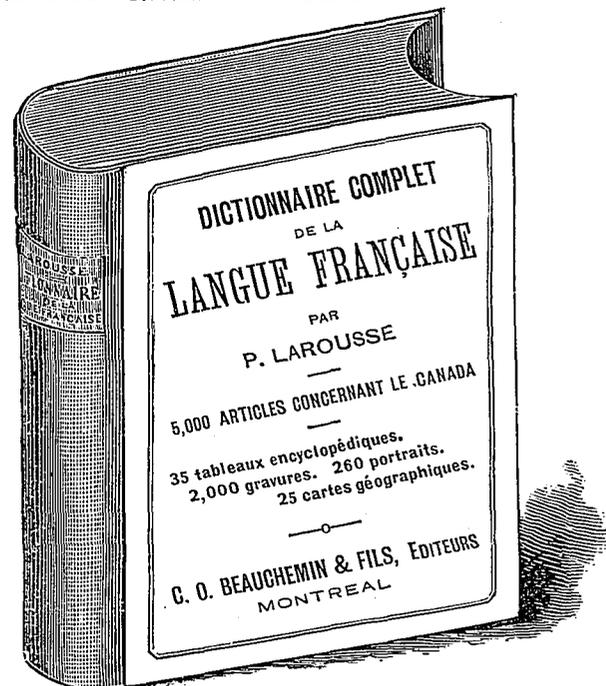
“ **LE CYCLORAMA UNIVERSEL**, ”

22, rue St-Gabriel, Montréal.

COUPON DE PRIME  
**Vol. d'Alph. Lusignan No 6**

# DICTIONNAIRE “LAROUSSE” EN PRIME

A toute personne nous procurant 2 abonnements d'un an ou quatre abonnements de six mois, payés d'avance, nous offrons un exemplaire cartonné du “ **DICTIONNAIRE LAROUSSE** ”



Un bon *Dictionnaire manuel* est le livre par excellence de la famille, de l'homme d'étude, de l'étudiant, des gens du monde. C'est un *memento* précieux que chacun doit avoir sous la main, pour y puiser sûrement et instantanément tel renseignement dont il a besoin.

Le plus complet sera donc le meilleur, si il joint à l'abondance de documents la précision, l'exactitude et la variété des informations; s'il ajoute à la richesse du fond le charme de la forme; enfin, s'il évite la sécheresse habituelle de ces sortes de livres.

Le **DICTIONNAIRE COMPLET** de **LAROUSSE** réalise jusqu'ici le type le plus parfait du *Dictionnaire manuel*. Non seulement il englobe toutes les matières des ouvrages du même genre, mais, de plus, il renferme des parties neuves et originales qu'on ne trouve réunies dans aucun autre.

L'illustration est des plus complètes et des plus soignées. Outre les vignettes répandues à profusion dans le texte, 25 *tableaux synthétiques* très étudiés, groupent méthodiquement les mots et les choses, dispersés à l'ordre alphabétique.

La partie historique et géographique, corrigée avec grand soin et augmentée de 300 noms, contient 25 *jolis portraits* (partie neuve), des *Cartes géographiques*, *Cartes particulières pour le Canada*, gravées spécialement pour l'ouvrage et coloriées; une large part est faite aux hommes et aux choses du Canada. Tous les articles d'histoire et de géographie sont mis à jour, et les populations sont données d'après les derniers recensements officiels de chaque pays.

## DERNIER ENTRETIEN DE JEANNE D'ARC AVEC SON PÈRE

COMPOSITION DE G. JOURDAIN



Jacques d'Arc, père de la Pucelle, était venu à Reims embrasser sa fille et y avait séjourné quelque temps au moment du sacre. On peut légitimement supposer que Jeanne voulut alors demander la bénédiction paternelle, avant de courir à de nouveaux dangers.

## A PLATE COUTURE



— N'est-ce pas Mlle Eméla que j'ai le plaisir de saluer ?

— J'étais Mlle Eméla avant mon mariage, mais je ne connais plus personne du monde de Mlle Eméla maintenant !...

Alfred.— Est-ce que parier aux courses c'est jouer, papa ?

Papa.— Non, mon fils, jouer c'est risquer son argent sur une chance.

Alfred.— Il n'y a donc pas de chances dans les courses ?

Papa.— Non. Vous connaissez ou vous ne connaissez pas les entraîneurs. Voilà tout.

Dans un temps si lointain qu'il nous semble trop vieux,  
On était plus friand d'amour et de la lame ;  
Un galant se battait pour les yeux d'une dame.  
Aujourd'hui, c'est pour l'or qu'on se bat sous les cieux.

Trop d'harmonie : Un voleur s'est introduit vendredi matin, de bonne heure, dans une maison de la rue T... Il pénétra dans le salon. Entendant des pas il se glissa derrière un paravent. Il était juste 7 h. 2'3".

De 7 à 8 heures, une grande demoiselle de dix-sept ans fit des gammes et des études sur le piano.

De 8 à 9 heures, une autre fille de seize ans prit une leçon de chant.

De 9 à 10 heures, le fils aîné étudia sur son violon.

De 10 à 11 heures, le fils cadet s'exerça sur la flûte.

A onze heures les jeunes filles et les garçons se réunirent pour exécuter un quatuor.

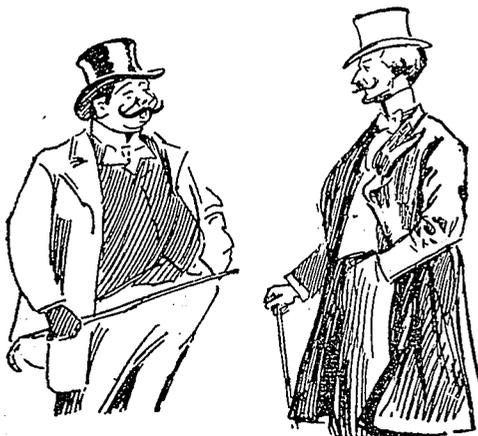
A 11 h. 9'13" juste, le voleur trébucha, fit tomber le paravent et se traînant à leurs genoux leur cria :

— De grâce, faites-moi arrêter.

— Et avec votre beefsteak, monsieur, que faut-il vous servir ?

— Une hache.

## UN ÉCHO DU JUBILÉ

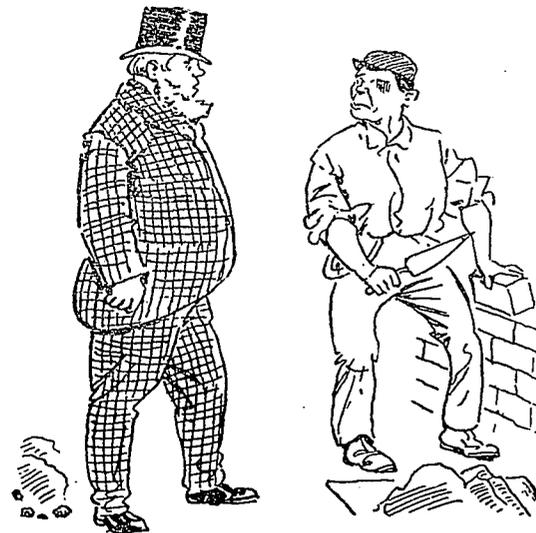


— J'ai fait ériger une estrade pour voir passer la procession du jubilé, mais vous n'êtes pas capable de dire de quoi j'en ai recouvert les bancs.

— Oh ! avec une étoffe quelconque.

— Non, morbleu ! avec du monde.

## ON L'AVAIT INSULTÉ



M. Smith, le propriétaire.— Tu t'es encore battu, Mack, je vois cela.

O'Brady.— Ce n'est pas étonnant, monsieur. Un étranger venu en ville pour le jubilé, a dit que mon nom est aussi commun que celui de Smith, et ça ne pouvait rester là !...

A une réunion littéraire, un écrivain d'une certaine réputation prononça un grand discours dont nous détachons le passage suivant, plein de modestie :

Où sont maintenant, tous nos grands littérateurs ? Où sont Homère, Eschyle, Euripide, Sophocle ?... Virgile et Horace ont disparu. Shakespeare, Molière, Milton, Corneille, Racine sont descendus au tombeau. Et moi-même, je ne me sens pas bien.

## Interrogez-les

Interrogez qui vous voudrez. Tous ceux qui ayant toussé ont fait usage du **Baume Rhumal** vous diront qu'ils ont été guéris promptement et radicalement à peu de frais. Partout 25 cts la bouteille.

## L'EMPLOI DU TEMPS

PETITE FABLE ANGLAISE

— En voilà une impertinente ! dit un crapaud à une sauterelle qui lui sautait irrévérencieusement sur le dos. Respectez vos supérieurs !

— Impertinente !... moi ?

— Oui, impertinente ! je le répète. Ne savez-vous pas que j'ai deux mille ans ?



— Deux mille ans ?...

— Oui, ma petite amie, je suis resté mille ans enfermé dans cette grosse pierre que vous voyez là-bas.

— Pas possible ! Et qu'avez vous fait pendant votre captivité, Monsieur ?

— Ce que j'ai fait ?... Rien ! répondit le Crapaud.

— Alors, je me moque pas mal de vous, dit la Sauterelle. Si vous aviez travaillé deux mille ans, je vous aurais humblement demandé pardon et j'aurais reconnu votre supériorité ; mais, du moment que vous n'avez été bon à rien, c'est une tout autre affaire ! Pour moi, je prétends, sauf votre respect ! que nous autres, petites sauterelles de huit jours, qui, depuis notre naissance, sautons et chantons de toutes nos forces, réjouissant tous ceux qui nous voient et nous entendent, nous avons droit à plus de considération que votre antique et inutile seigneurie."

L. SPARK.



Mme Boncœur visite les paysans du petit trou pas cher où elle a une villa. Mme Boncœur veut faire de la popularité à bon marché et feint de s'intéresser énormément au sort des compagnards.

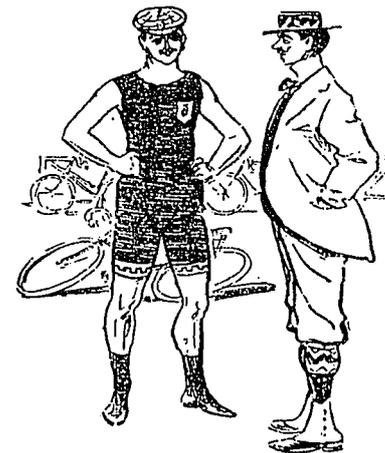
— Eh bien, Jean, dit-elle à l'un d'eux, j'ai oui dire que vous cherchiez une femme ?

— Bé sûr que non, Madame, révérence parler, c'est une fille que je cherche, une fille qui veuille bien devenir ma femme.

— Eh bien, Jules, comment a marché la leçon de géographie ?

— Oh ! magnifiquement, papa. Le maître a été si content qu'il m'a fait rester après tous les autres, pour me la faire répéter à lui seul.

## IL L'AVAIT DANS LA TÊTE



— Hello, Djoe ? je pensais que tu étais à t'entraîner fortement pour les courses.

— Je n'ai pas encore commencé, mais j'ai une bonne idée pour le prochain concours.

— Maintenant, vous, méchant gamin, que voulez-vous ? Laissez mon chien tranquille, s'il vous plaît.

Gavroche.—Demande pardon, pas d'offense, Madame ; je lui demandais seulement l'adresse de son tailleur.

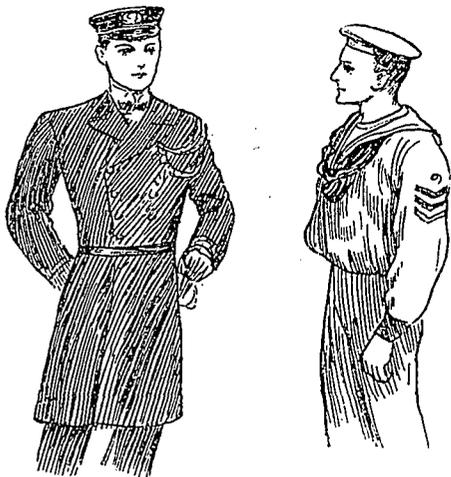
Jeanne (qui vient de dévorer le *Courrier Hebdomadaire du High-Life*).— Que ce doit être beau de vivre dans la haute Société et de voir dans les journaux des articles où l'on vous encense. Même les plus insignifiantes dames du grand monde sont vantées comme des beautés.

Marie.—Pense-donc, ma chère, quel potin l'on ferait autour de toi.

Tom.—Papa, pourquoi fait-on les bicycles pour deux personnes ?

— C'est, vois-tu, par exemple, ta mère le monte, et moi je le nettoie.

## ENTRE MARINS DU "TALBOT"



—Et comment trouvez-vous Montréal ?

—Étonnant ; les gens y ont une culture intellectuelle très raffinée !... jusqu'aux enfants de trois ans qui parlent anglais.

Boulmiche est un étudiant en médecine très résolu dans ses opinions et doué d'une grande énergie. Il est aussi membre de la Société pour la suppression du tabac.

L'autre soir il fit une conférence sur ce sujet. Devant la table il y avait une grande corbeille avec un écriteau : jetez le poison dans cette corbeille. Il dépeignit d'une façon si véhémentement les funestes résultats de la fumée, qu'en sortant presque tous les auditeurs jetaient dans la boîte cigares, cigarettes et caporal.

— Jamais, nous dit Boulmiche, je n'oublierai cette triomphale soirée. Il y a trois mois que je fume avec ce que contenait la corbeille.

## Ne perdez pas la tête

Ne perdez pas la tête parce que vous n'avez pas obtenu la guérison de votre rhume avec les remèdes de bonnes femmes ; prenez sans retard quelques doses de **Baume Rhumal** et vous serez guéri. 25 cts la bouteille.

## RECETTE CONTRE LA GOUTTE

Dans "l'éloge de la goutte de Coulet. — La Haye 1743" on lit la recette suivante qui pourrait ne pas être à mépriser :

Un quarteron d'indifférence,  
Autant de résolution,  
Dont vous ferez infusion  
Avec le jus de patience ;  
Point de procès, force gaieté,  
Deux onces de société,  
Avec deux grammes d'exercice ;  
Point de souci ni d'avarice,  
Trois bons grains de dévotion,  
Point de nouvelle opinion ;  
Vous mêlerez le tout ensemble,  
Pour en prendre si bon vous semble.  
Autant le soir que le matin,  
Avec un doigt de fort bon vin,  
Et vous verrez que cette pratique,  
Au médecin fera la nique.

Mon ami Lagrandois a tellement peur des microbes qu'il n'écrit pas une lettre avant d'avoir fait au préalable bouillir son encre.

## NE LUI DORE PAS LA PILULE



Mlle Virginie. — J'ai fait un rêve si curieux ! J'ai rêvé que j'étais marié avant d'avoir trente ans...

Le visiteur aimable. — Là, maintenant, quelle meilleure preuve pourriez-vous avoir contre la superstition.

## LA PROCESSION JUBILAIRE



—Que représentez-vous, M. Canardeau ?

—Moi, je fais Cupidon. Soyez sur vos gardes, je vous prévient.

Calino a vu chez un marchand de pianos, un tabouret avec cette écriteau :

"Tabouret de piano, 40 francs." Il l'achète, persuadé que c'est un instrument de musique. Huit jours après il fait appeler le vendeur devant le juge de paix.

— Il y a, dit-il, tromperie sur la marchandise. Voyez, je tourne le tabouret dans tous les sens ; il monte, il descend très bien, mais je ne puis en tirer un seul son.

Dans un cimetière des environs de Paris, l'on peut lire l'inscription tombale suivante :

Ci-gît un tel... etc., et au-dessous du nom de l'époux a été gravé à sa demande :

"Je t'attends avec impatience, 30 juillet 1827."  
Puis, plus bas :

Ci-gît... un tel... etc., et au-dessous :

"Me voici, 9 septembre 1867."

Elle ne s'était fait attendre que quarante ans !

## GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

## LES PRODUCTIONS DE L'ILE DE CUBA

Quoi qu'il en soit, Cuba est un pays de grandes plantations. La principale culture est la canne à sucre. C'est celle à laquelle les colons s'adonnent le plus volontiers à cause de son grand rapport et de sa simplicité. La brousse incendiée, et le sol ameubli par un labourage, on y sème des morceaux de canne. Chaque année, on coupe la plante au ras du sol pour la traiter dans les sucreries, mais elle donne de nouveaux rejets, et l'on peut faire ainsi, suivant les terrains : huit, dix, douze récoltes et souvent plus, sans autres soins que quelques sarclages. Les terrains appartiennent à de grands propriétaires qui possèdent aussi les sucreries et les distilleries.

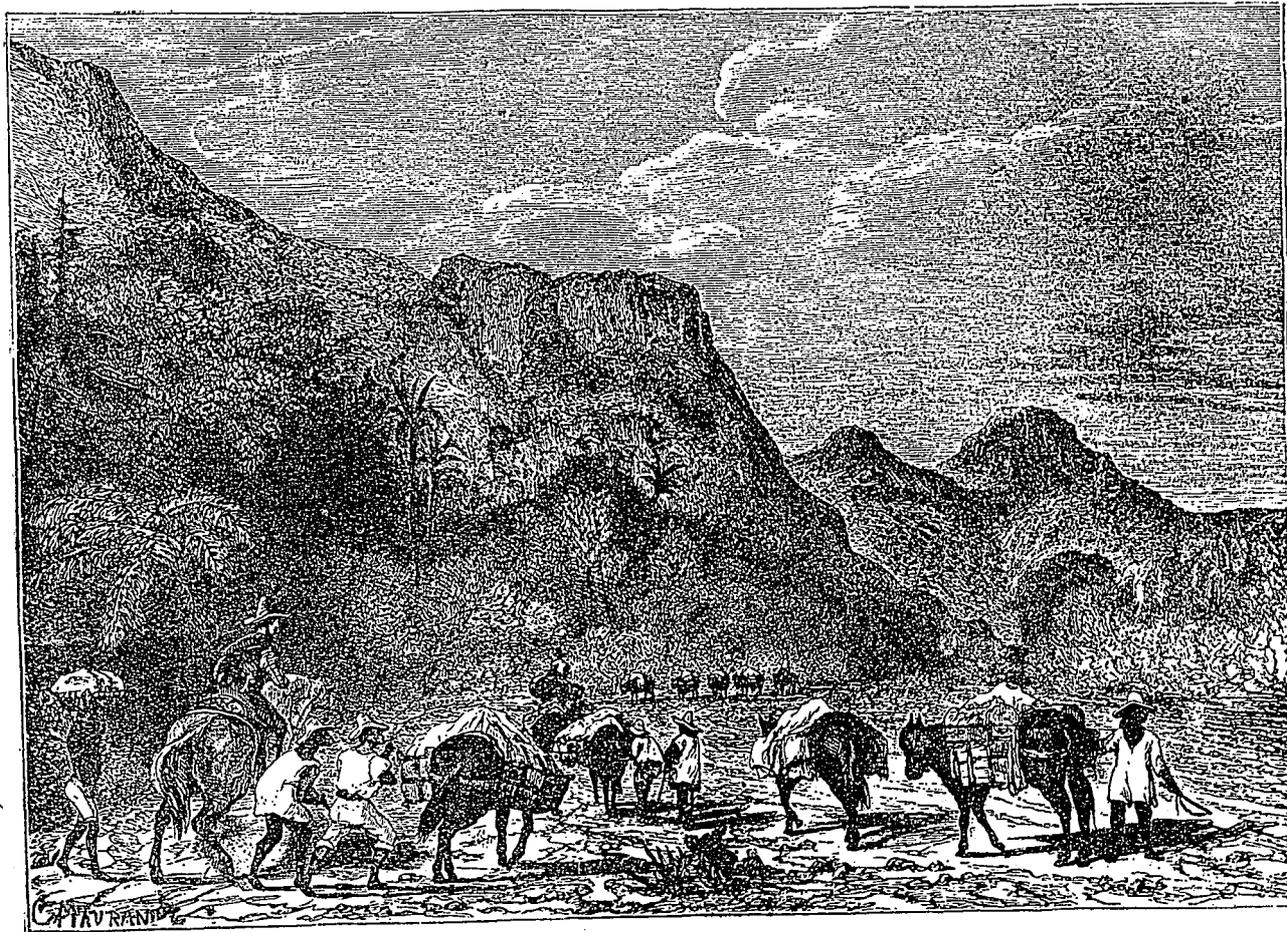
En 1892-1893, Cuba a produit 815,894 tonnes de sucre ; en 1803 1894, 1,054,214 tonnes. C'est là un accroissement considérable, car la production du sucre à Cuba était, en 1868, de 12,540 tonnes seulement ; en 1876, elle s'était élevée à 203,000 tonnes, et en 1888, à 709,000. Les plus grandes plantations sucrières sont dans les districts de Matanzas, Cardenas, Cinco-Villas, Guentanamo ; quelques-unes d'entre elles, admirablement outillées, produisent 5,000 tonnes.

Cuba vient en première ligne, dans le monde entier, pour la production du sucre. Java, qui est au second rang, ne fournit que la moitié de ce que donne Cuba, Ensuite viennent la Louisiane, le Brésil, les Philippines. La Guadeloupe et la Martinique ne produisent que 75,000 tonnes.

Le tabac occupe le second rang dans les productions de Cuba. Pendant l'année 1893, l'île a exporté 222,865 balles de tabac. On exporte aussi en grand nombre les cigares et les paquets de cigarettes ; le chiffre des cigares, pour 1894, a dépassé 134 millions.

La culture du café occupait naguère de nombreuses familles d'origine française, venant de la Louisiane et du Canada, mais beaucoup de plantations, détruites par les guerres, n'ont pas été restaurées. La production du café, qui ne dépasse pas 70,000 arobes de 25 livres, ne suffit même pas pour la consommation de l'île.

On exporte aussi de Cuba du miel, de la cire, du cacao, des fruits. La province de Santiago a exporté 36,330 kilogrammes de cire en 1893. La même province



PAYSAGE DANS L'ILE DE CUBA — Dessin de PAUL HUET

produit du coton, de l'indigo, et aussi des céréales, mais en petite quantité. Le commerce des bananes y a pris un développement considérable ; c'est surtout du port de Baracoa qu'elles sont expédiées.

L'exploitation des bois était autrefois importante, surtout quand on construisait des navires à la Havane ; elle va chaque année en diminuant. Ainsi la province de Santiago qui, en 1892, avait exporté 4,290,000 pièces de cèdre, a vu ce chiffre réduit à 1,263,000 en 1894. Il en a été de même pour l'acajou ; au lieu de 3,240,000 en 1892, il n'y en a eu, en 1894, que 1,242,000. L'exploitation forestière méthodiquement conduite, pourrait cependant devenir la source, à Cuba, de forts bénéfices.

L'élevage est très prospère à Cuba ; pour le gros bétail, c'est principalement la province de Puerto-Principe.

Les richesses minières sont assez importantes. On compte dans la province de Santiago 138 mines de fer, 88 de manganèse, 53 de cuivre. Celle de Puerto Principe possède des mines de fer, de nickel et de cobalt. On a découvert, en 1894, deux dépôts de pétrole près de Manzanillo, et une mine de charbon au nord ouest de Santiago. Il y a plusieurs mines de cuivre dans la province de La Havane.

#### UNE RÉVÉLATION



- Jusqu'à trente ans, vous serez malheureuse avec lui.
- Et après ?
- Après, vous y serez habituée.

#### UNE ÉTUDE AMUSANTE



On sait comme les impressions de l'esprit se trahissent drôlement sur certaines figures. Avez-vous remarqué comme il est intéressant de lorgner ces physionomies mobiles pendant une démonstration intéressante, un feu d'artifice ou une représentation ?

Dans un bureau assez fréquenté de campagne, nous avons remarqué l'avis suivant :

« Les personnes qui n'ont rien à faire ici sont priées d'en finir au plus vite et de laisser la place aux autres. »

Un petit bambin de quatre ans occupait la couchette supérieure d'une cabine du grand transatlantique qui fait le service entre le Havre et New-York.

S'éveillant au milieu de la nuit, et voyant que le petit ne dormait pas, la mère lui demanda s'il savait où il était :

— Certainement, fit le mioche, je suis dans le tiroir du haut.

Gontran.— On n'a pas idée comme Mlle Lucie Germain est éprise de moi. Quand je lui ai annoncé que j'allais partir pour faire le tour du monde, elle m'a supplié de ne pas oublier de lui écrire de chaque place que je visiterais.

Guy.— Parbleu, je crois bien. Elle collectionne les timbres-poste.

Mme Séverin.— Que fais-tu là, Charles ? Pourquoi lis-tu ce livre sur la manière d'élever les enfants ?

— C'est pour voir, maman, si l'on m'élève bien.

L'homme qui ne peut obtenir du crédit, a la satisfaction de dire qu'il ne doit rien à personne.

#### SCÈNE DE MŒURS



- Qui est le maître de la maison, s'il vous plaît ?
- Entrez donc, nous sommes justement en train, madame et moi, de décider cette question ?...



UN TIGRE DANS LE BOIS DE MEUDON

Une chasse au tigre dans le Bois de Meudon, à quelques milles de Paris, voilà de la nouveauté ! Ce tigre s'ennuyait dans sa cage d'une ménagerie à Versailles. Il profita d'une distraction de son gardien, qui avait oublié de fermer sa porte, pour s'enfuir. D'un bond, il passa par-dessus la tête du dompteur effaré, et par les avenues de l'ancienne ville royale il gagna les bois d'alentour.

L'alarme fut donnée.

On décida de faire appel à l'armée ; puis, quand ce concours fut assuré, on se mit en chasse.

Des gendarmes furent placés en sentinelles le long des routes pour faire rebrousser chemin aux promeneurs qui se dirigent, comme à l'habitude, vers les fraîches et silencieuses charnières ; des soldats du génie de l'École d'aérostation militaire de Chalais-Meudon étaient chargés de rechercher le terrible fauve.

## UNE CHASSE AU TIGRE DANS LE BOIS DE MEUDON

Le tigre rôdait depuis deux jours près du Haut-Meudon. Le vaste cercle des trappeurs se rétrécit petit à petit. Enfin, la bête fut aperçue, sortant d'un hallier. Les soldats la visèrent et la fusillèrent à bout portant.

Un sergent du génie s'assura que le tigre était bien mort, puis il donna l'ordre aux soldats de l'enlever et triomphalement, on porta ses dépouilles à l'École d'aérostation militaire de Chalais.

La sagesse est à l'âme ce que la santé est au corps.

SAINTE-RÉAL.

## C'EST FORT PROBABLE



Le nouveau ministre.— Et ne pourriez-vous, madame Ledru, me suggérer un plan pour attirer votre mari à l'église ?

Mme Ledru.— Bien, monsieur, ce n'est pas à moi à vous faire la leçon à ce sujet, mais si vous mettiez un pot de bière et une torquette de tabac dans le banc, je crois qu'il serait tenté....

Le malade (tristement).— Ma santé est en bien mauvais état, docteur.

Le docteur (d'un ton encourageant).— Bah ! bah ! ne vous inquiétez pas de cela, mon cher Monsieur. Tant que votre bourse, pardon, votre poulx, ne baissera pas, il n'y aura pas de péril.

## UNE DÉCEPTION



Attitude de Mocher en apprenant que l'argent qu'il avait mis de côté pour fêter le jubilé, a servi à acheter un habit à son garçon et héritier, afin de lui permettre de déclamer : " le Sort de l'ivrogne," à la séance des " Enfants de la tempérance."

Un rassemblement de dames et de messieurs complimentaient hautement l'agent qui venait d'arrêter un cheval emballé.

Il n'y a pas de quoi tant se vanter, fit l'un des spectateurs. J'ai arrêté plus de dix chevaux de fiacre dans ma vie, et cela, sans bouger de place.

— Réellement !

— Ah ! voilà qui est merveilleux !

— Et comment avez-vous fait ?

— Rien de plus facile. Quand je voyais un cheval de fiacre s'emporter, je me mettais sur le bord du trottoir et je criais : " A l'heure ! " Immédiatement il se mettait au pas.

## AVEC USURE



Prêteur d'argent.— Et quelle garantie pouvez-vous m'offrir ?... Personnelle, hein ?... Très bien. (Ouvrant la malle.) Alors, sautez là-dedans, monsieur. C'est là où je mets mes garanties.

Deux Français, MM. Lelarge et Létroit se promenaient rue du Quatre-Septembre, quand leur attention fut attirée par la vue d'une charmante jeune fille qui travaillait à l'aiguille, au comptoir d'un magasin de modes.

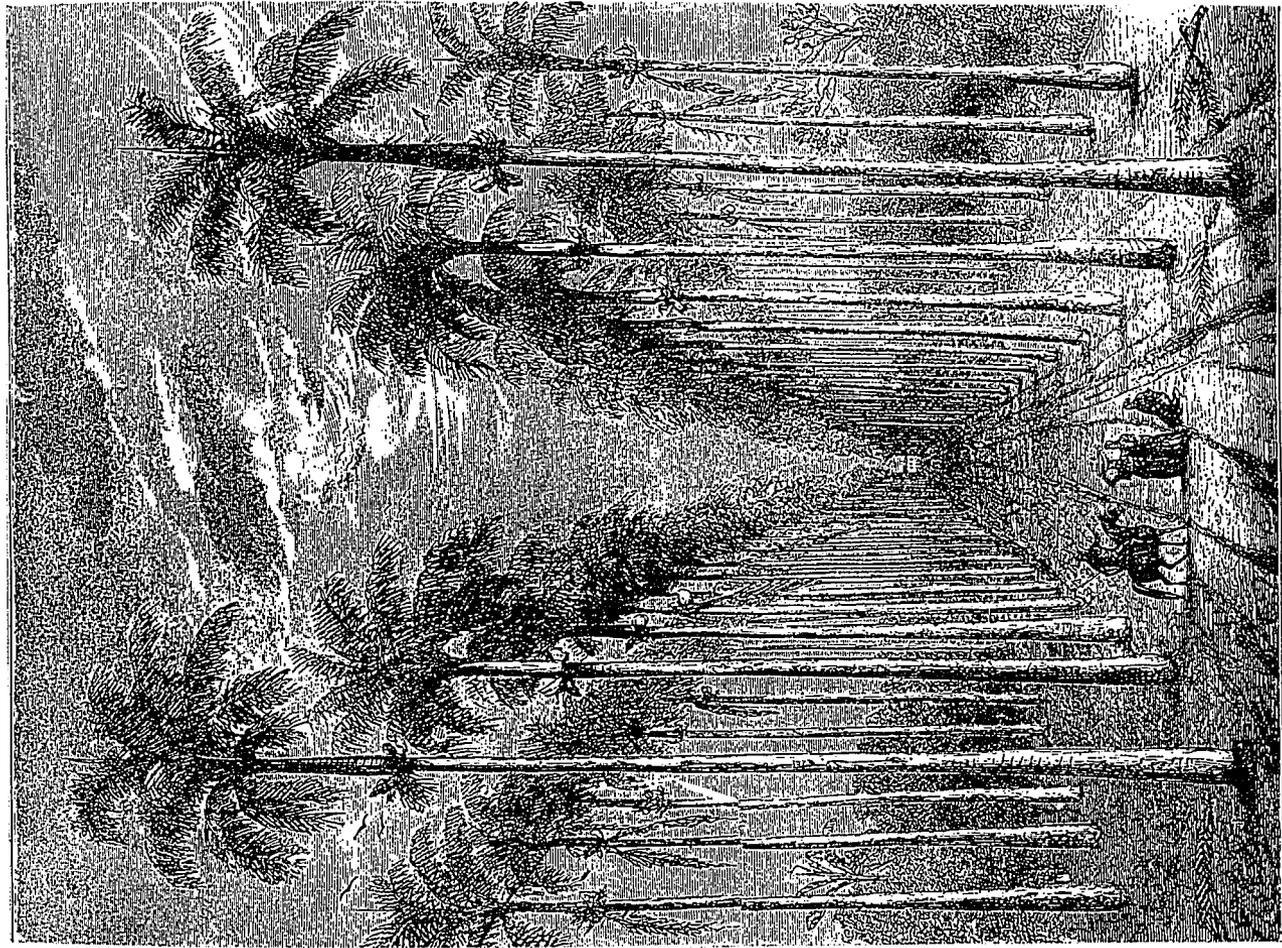
Immédiatement, M. Lelarge proposa d'entrer dans le magasin et d'acheter quelque bagatelle, prétexte pour pouvoir examiner de plus près la belle demoiselle.

— Prodige ! s'écria M. Létroit. Qu'est-il besoin pour cela de gaspiller de l'argent ? Nous allons entrer et je demanderai à la demoiselle la monnaie d'une pièce de cinq francs.

M. Souffrant.— Mon docteur me conseille de faire de la bicyclette, mais je ne me sens pas disposé à suivre son conseil.

Un ami.— Mais pourquoi pas ?

M. Souffrant.— Je crois son avis intéressé. Il est plutôt chirurgien que docteur.



AVENUE DE PALMIERS A CUBA. — Dessin de E. de BÉRARD

## ANTILLES ESPAGNOLES

Les Antilles relevant de l'Espagne font à peu près la moitié de l'archipel : un peu plus comme territoire, 12, 815,000 hectares ; un peu moins comme population, 2,350,000 hommes, dont 1,500,000 Blancs ou prétendus tels.

CUBA : SA BEAUTÉ, SA RICHESSE ; SES BLANCS ET SES NOIRS

En opulence, en grandeur, Cuba n'a pas de rivale parmi les autres Antilles.

Elle est également voisine de la Floride et du Yucatan. De la première la sépare le canal de la Floride ou d'Alaminos, large de 200 à 230 kilomètres ; entre elle et la côte ferme du Mexique passe le flot du canal Yucatéque dont l'ampleur est presque égale à celle du passage d'Alaminos.

Quand Colomb y posa le pied, au mois d'octobre 1492, croyant fouler l'orient de l'Asie, il y trouva 200,000 Indiens, d'autres disent 500,000, ou même 1 million. Ces sauvages inoffensifs, les Cibuney et les Gamatabeis, tendirent le col à la chaîne et n'en périrent que plus vite.

C'est en 1512 que l'Espagne s'établit à demeure dans l'île Fernandina, comme on désignait alors la terre que le Génois avait appelée Juana et qui prit ensuite les noms de Santiago et d'Ave Maria avant de recevoir celui de Cuba.

Douze ans après, la race esclave se réduisait à 20,000 hommes ; en 1560 elle n'existait plus en apparence, mais ce demi-siècle ne l'avait point effacé du livre de vie, car déjà de nombreux sang-mêlé devaient l'existence à l'union des conquérants avec les femmes indiennes épargnées, et l'on croit qu'une part des monticoles du département Oriental se rattache par ses aïeules à l'origine vraiment cubaine et vraiment américaine.

## UN DIFFÉREND TURCO-GREC



— Pourquoi cette rixe entre Pitre Poirier et Sam Samoïsette ?

— Oh ! Pitre fume des cigarettes turques et Sam étudie le Grec.

## LE FUMEUR A SON TABAC

SONNET

Doux charme de ma solitude,  
Fumante pipe, ardent fourneau,  
Qui purge d'humeurs mon cerveau  
Et mon esprit d'inquiétude ;

Tabac, dont mon âme est ravie,  
Quand je te vois te perdre en l'air  
Presqu'aussi vite qu'un éclair,  
Je vois l'image de ma vie.

Je remets dans mon souvenir  
Ce qu'un jour je dois devenir,  
N'étant qu'une cendre animée.

Et tout d'un coup je m'aperçois  
Que, courant après ta fumée,  
Je me perds aussi bien que toi.

Si un chapeau te blesse, ne l'enfoncé pas dans la tête du voisin.

*Proverbe chinois.*

## LA MONTRE DE NAPOLÉON

L'empereur avait encore à Sainte-Hélène la montre qu'il avait portée dans ses campagnes d'Italie et d'Égypte ; elle était recouverte, des deux côtés, d'une boîte d'or avec le chiffre B. — Il se plaignait qu'elle n'allait pas ou allait mal ; on avait tenté vainement de la lui faire raccommoder.

Un jour, en en considérant une que le général Bertrand venait de recevoir du cap, il lui dit : " Je la garde et vous donne la mienne : elle ne va pas en ce moment ; mais elle a sonné deux heures sur le plateau de Rivoli, quand j'ordonnai les opérations de la journée

M. Bonamy. — Moi j'aime les livres, je sens que ce sont mes amis.

M. Levilain. — Je ne puis partager ce sentiment.

M. Bonamy. — Pourquoi non ?

M. Levilain. — Dame, je commence par les couper, puis ensuite je les relègue sur les rayons de la bibliothèque. Traite-t-on ainsi des amis ?

## UNE ILLUSION D'OPTIQUE



1er aspect

2e aspect

Morale : Ne jugez pas sur l'apparence.

## ASSURÉMENT, ELLE LE POUVAIT



— Ti-phonse, mon saligaud, tu as mangé ton oranger sur le bras du fauteuil. Regarde la tache que tu as faite ?

— Je le sais, maman, mais qu'est ce ça fait. Quand on a de la visite, tu prends le fauteuil et une fois assise, ça ne paraîtra pas :

Georges prétend qu'il y a deux genres de face à bicyclette.

— Comment cela ?

— Oui, il y a celle de l'homme qui monte la bicyclette et celle de l'homme qui la lui a vendue à crédit.

Il n'y a point de femme en France, si brouillée qu'elle soit avec l'arithmétique, qui ne puisse dire combien son mari eût pu économiser s'il ne fumait pas. Mais aucune ne peut deviner combien le même mari pourrait économiser sur sa toilette, à elle.

FEUILLETON DES ENFANTS



VII



VIII

PIERRE ET PAUL — DESSINS DE L. FRÉLICH

## PIERRE ET PAUL

FEUILLETON DES ENFANTS

## VII

Mlle Lili est enfin arrivée ! C'est déjà une très grande personne, Mlle Lili, elle a presque la tête de plus que ses cousins. Mais c'est aussi, comme on sait, une très gentille personne, et elle s'est mise tout de suite à leur portée. Oh ! ils n'en ont pas eu peur le moins du monde. Pierre l'a prise par une main, Paul par l'autre, et ils l'ont emmenée visiter leur jardin. Ils lui racontent tout : les arbres, les fleurs, la serre, la basse cour, la fontaine, sans oublier leurs fameux travaux hydrauliques, qui, certainement, combleront Mlle Lili d'admiration.

## VIII

Pierre et Paul ont le sentiment de l'hospitalité inné comme celui de la fraternité. On est en été, il fait très chaud ; tous deux, en même temps, ont pensé que leur cousine serait bien aise de se rafraîchir un peu. Pierre, en regardant à droite, à découvert une pêche déjà mûre, c'est la première. Elle est bien haut ; mais, en se dressant sur la pointe des pieds, il arrivera à la saisir. Paul, de son côté, avec moins de peine, a trouvé dans la plate-bande, à gauche, une fraise encore très belle, c'est la dernière. Inutile d'ajouter que maman avait donné d'avance permission de cueillir pour la cousine tout ce qui pourrait lui faire plaisir, fleurs-et-fruit.

(La suite prochainement).

Le mendiant. — Si vous ne voulez rien me donner, mon prince, voudriez vous me prêter vingt sous ?

Le monsieur bien mis. — En voilà une idée ! mais je ne vous connais pas.

Le mendiant. — Vous ne me connaissez pas ? Il y a vingt ans que je mendie dans le quartier ! O renommée tu n'es qu'un mot.

## N'hésitez pas

Le **Baume Rhumal** est adopté généralement par la profession médicale. Les malades qui l'ont adopté s'en sont bien trouvés et ont été promptement guéris. Si vous toussiez ne prenez que le **Baume Rhumal** 25 cts la bouteille.

## CHEZ LE PHOTOGRAPHE



L'oncle Thomas pose pour un cabinet.

"Ne remuez pas" lui dit l'artiste.

Petite Marcelle. — Papa, te jouerai-je quelque chose sur le piano ?

— Oui, ma chérie ; mais joue quelque chose de tendre pour ne pas user les touches trop vite.

Mme Simplet entre chez un libraire :

— Je voudrais, dit elle, acheter un livre pour un jeune homme.

— Très bien, Madame, quel genre de livre ?

— Mais un livre pour un jeune homme.

— C'est entendu. Mais pour quelle sorte de jeune homme est le livre ?

— Ah, oui ! Il est grand, blond et porte toujours des cravates bleues.

Beaucoup de jeunes filles trouvent nécessaire de perfectionner, c'est à-dire, d'altérer l'orthographe de leurs prénoms. Ainsi, Mabel devient Mabelle, Angélique devient Angélica, Marie devient Maria, etc.

Dernièrement, Léon reçut de sa sœur Angélique une lettre signée Angélica. Immédiatement, il lui répondit :

"Ma chère Angélica, j'ai reçu ta bonne lettre. Manica et papaïca vont bien. Tante Marica et oncle Georgica sont partis pour Vendomica hier, etc., etc.

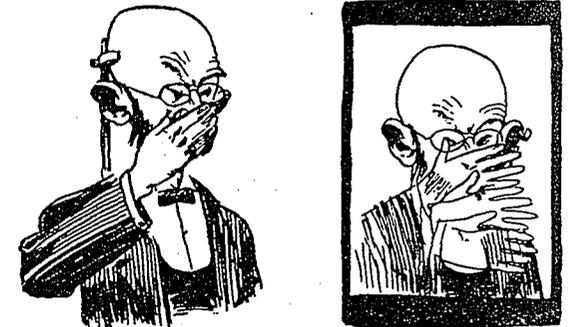
La fois d'après la sœur signa sa lettre : Angélique.

Quel âge avez-vous, Madame ?  
La plaignante. — Me faut-il répondre à cette question ?  
Le président. — Mais certainement.  
La plaignante. — Je croyais, mon président, que l'on ne devait pas porter témoignage contre soi-même.

Un client. — Garçon, regardez un peu. Il y a une épingle dans la soupe. Supposez que je l'aie avalée.

Le garçon (examinant l'épingle). — Elle ne vous eût fait aucun mal, monsieur. C'est une épingle de sûreté pour bébé.

## UNE EPREUVE TROP FIDÈLE



Mais une mouche vient lui piquer le nez.

Et le résultat fut celui-ci.

La maman. — Maintenant, mes enfants, je vous ai parlé des causes et des effets. Je suis sûre que vous m'avez bien comprise. Voyons, Bob, supposons que vous mangiez une pomme verte, quel serait le résultat ?

— C'est que je voudrais en manger deux ou trois, ou d'avantage s'il s'en trouvait.

L'auteur. — Vous n'avez pas idée du nombre de timbres que j'use pour envoyer mes manuscrits à l'éditeur.

Le critique. — Je me le figure. Il devrait y avoir des timbres réduits pour l'envoi et le retour des manuscrits refusés.

## UNE SUBTILITÉ

L'autre jour au fond du vallon  
Un serpent piqua Jean Fréron ;  
Que pensez-vous qu'il arriva ?...  
Ce fut le serpent qui creva !

## ÉCHOS CÉLÈBRES

Dans la description du mot ÉCHOS, que donne le dictionnaire Larousse, on trouve la note suivante, assez curieuse pour être citée.

... Parmi les échos célèbres, on cite celui de Woodstock, qui répète le son VINGT fois et celui du château de Simonetta, près de Milan, qui le répète QUARANTE fois.

Voici, je crois, des échos auxquels on peut donner le nom de MULTIPLES.

Le limonadier à un consommateur :

— Quelle est votre opinion sur cette Fine-Champagne ?

— Elle est excellente.

— Elle coûte un franc le petit verre.

— Alors je la trouve un peu salée.

Pendant la classe, une boulette traverse la salle et vient frapper le crâne tant soit peu dénudé du professeur. Celui-ci se retourne brusquement :

— Qui a lancé cette boulette de papier ?

S'adressant à l'élève Gobichon :

— Le savez-vous Gobichon ?

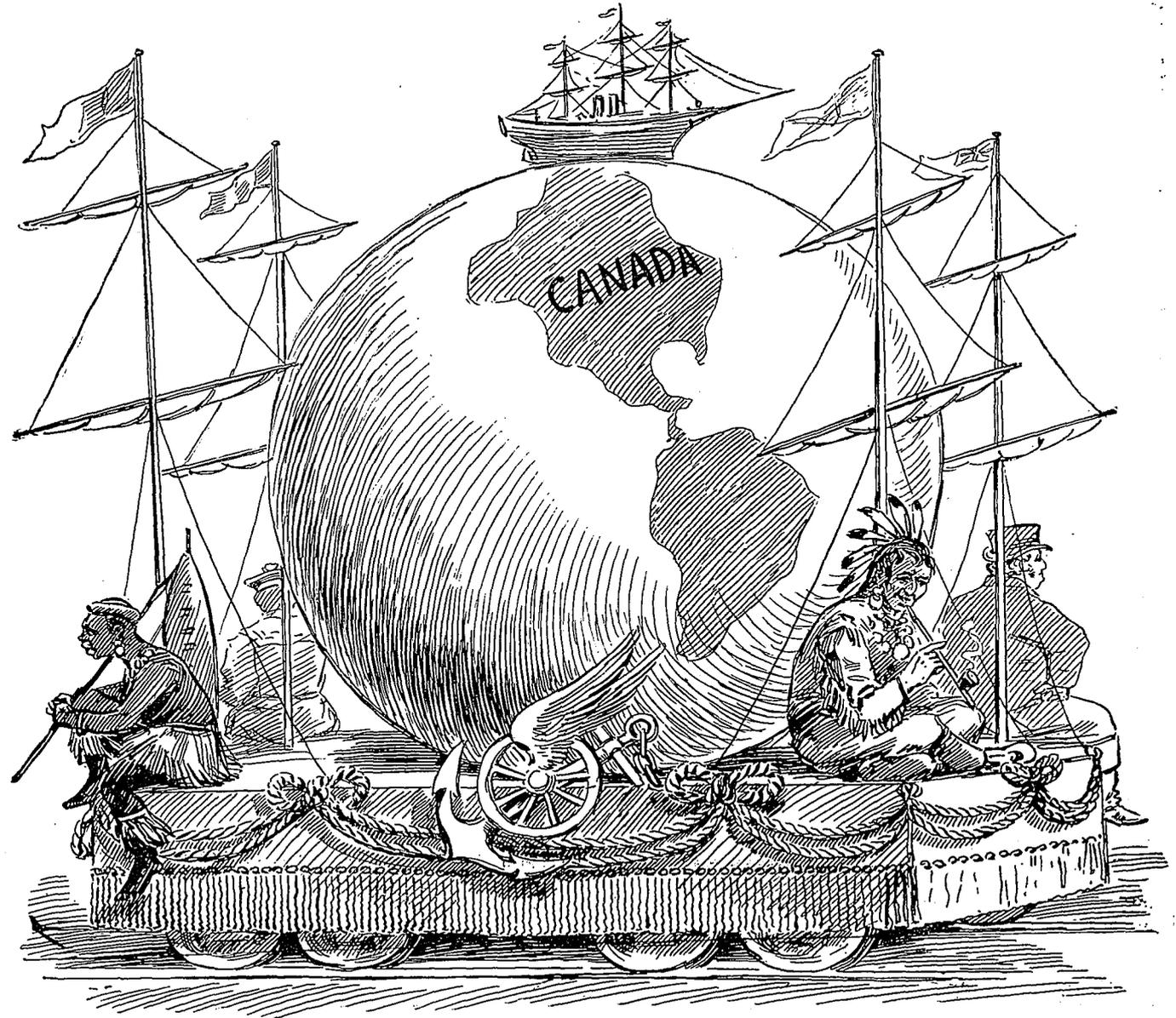
Gobichon qui est l'auteur du méfait :

— Oui, M'sieu, mais, vous savez, j'aimerais autant ne pas le dire.

Le maître. — C'est pousser le scrupule un peu loin, Gobichon, mais je suis content de vous voir donner une preuve de bonne camaraderie ; vous pouvez vous asseoir.

## LE MIRACLE DE NOTRE-DAME

" O ciel ! il va périr sous l'effroyable lame :  
Sa barque est frêle... Il est bien vieux..."  
Mais le matelot pieux implore Notre-Dame  
Et le calme renaît aux cieux !



LES FÊTES JUBILAIRES. — LE CHAR ALLÉGORIQUE DU COMMERCE. — SECTION DU SACRÉ CŒUR

## DOIT-ON DIRE TOUT CE QU'ON PENSE ?

Ainsi, mon cher Alphonse, tu viens de dire à monsieur de Bancourt qu'il manquait de savoir vivre, et qu'il ferait bien de compléter son éducation.

— Oui, Amédée, je lui ai dit cela en pleine figure. N'est-ce pas la vérité ? Or, tu sais, pour moi, la vérité passe avant tout, et je parle comme je pense.

— C'est vrai, l'amour que tu professes pour la vérité me paraît indiscutable ; mais, voyons, crois-tu sérieusement qu'on puisse dire toujours tout ce qu'on pense ?

— Evidemment. Est-ce que la parole n'a pas été donnée à l'homme pour exprimer sa pensée ?

— Ecoute-moi bien, je ne prétends pas qu'on doive en aucun cas se permettre le mensonge, mais qu'est-il besoin d'exprimer toute sa pensée ? Aujourd'hui, tu étudies le droit ; c'est sans doute dans l'intention d'être plus tard un avocat. Et tu crois que, dans une pareille situation, il te sera toujours possible de tout dire ? Non, cela ne se peut pas.

— C'est cependant mon opinion et j'y resterai fidèle toute ma vie.

— Toute ta vie ? Alphonse ! tu n'y songes pas. Tiens, veux-tu que nous fassions un pari ? Veux-tu seulement me promettre de dire pendant une heure tout ce que tu penses.

— Comment ? Pendant une heure, mais pendant un mois, un an, ma vie entière, si tu le désires.

— Non, Alphonse, une heure seulement, cela suffit. Que parions-nous ?

— Tout ce que tu voudras : je suis sûr de gagner.

— Et bien, soit, parions un bon déjeuner. Voilà que deux heures sonnent à l'horloge, le pari commence.

— Tu peux dire, mon pauvre Amédée, que tu viens de faire une bien folle gageure.

— Attends pour plaisanter que trois heures soient sonnées.

À peine Amédée avait-il prononcé ces paroles qu'une servante vient à la rencontre de nos deux jeunes gens qui se trouvaient dans le jardin.

— Monsieur Alphonse, dit-elle, madame Lacour vous prie de rentrer à la maison. Une visite importante vient de vous arriver.

— Je suis aux ordres de ma tante, répondit Alphonse.

— Une visite importante, s'écria Amédée. Voilà qui tombe à merveille. Tu vas pouvoir tenter de suite l'ex-

périence, et dire carrément tout ce que tu penses. Al- lons, n'oublie pas ton pari.

Alphonse s'éloigna rapidement. Nous savons déjà qu'il est étudiant en droit, et sa conversation nous a prouvé qu'à l'entrain de la jeunesse, il sait joindre un caractère décidé, une loyauté parfaite.



MONSIEUR ALPHONSE, DIT-ELLE, MADAME LACOUR VOUS PRIE DE RENTRER DANS LA MAISON

Orphelin depuis six ans, il demeure à la ville, chez un oncle paternel qui l'a adopté depuis la mort de ses parents. Un autre de ses oncles — celui-ci très riche — habite la campagne, dans une charmante villa qui devient le rendez-vous de toutes les notabilités des envi- rons.

C'est là qu'Alphonse passe la moitié de ses vacances, et qu'il rencontre presque chaque jour son cousin Amédée, dont les parents habitent une maison de campagne quelque peu distante de celle des Lacour.

Comme ces deux jeunes gens sont de même âge, et qu'ils ont les mêmes goûts, on comprend, qu'une étroite amitié se soit formée entre eux.

Mais revenons à notre histoire.

Quand Alphonse entra dans le salon de sa tante, il y trouva, en effet, une société fort distinguée. C'était madame la colonelle Gerlike avec sa fille Louise et son petit Henri, un charmant enfant de six ans au caractère très turbulent.

Les Gerlike étaient riches, considérés, et menaient un grand train de maison. Le colonel passait pour un officier de mérite auquel son élévation rapide semblait ouvrir la porte des plus hauts grades.

C'était le cas où jamais de se tenir sur la réserve.

On devinera sans peine quel fut le sujet de la conversation. On parla d'abord des charmes du printemps, des belles matinées, de l'agréable fraîcheur des bois, . . . puis du nouveau vicaire, de la prochaine fête de la jeunesse, et de beaucoup d'autres choses semblables qu'il serait trop long de rapporter ici.

Alphonse s'ennuyait ferme au milieu de cette société féminine dont les entretiens n'avaient pour lui aucun intérêt. Aussi, laissant ces dames bavarder tout à leur aise, il se mit à jouer avec le petit Henri, et d'une façon assez bruyante pour qu'on vit là un manque de convenance.

Ce manège était loin de plaire à sa tante qui, tantôt lui faisait signe, et tantôt lui posait des questions pour le forcer à prendre part à la conversation.

Mais Alphonse se contentait de lui répondre par monosyllabes et continuait ses jeux avec Henri.

À la fin Madame Lacour trouva pourtant le moyen de fixer son attention.

— Sais-tu, lui dit-elle, que mademoiselle Louise compose des poésies ?

— Ah ! répondit Alphonse ; mademoiselle Louise fait des vers, c'est trop gentil, ça . . .

Il venait à peine de prononcer ces mots qu'il se souvint de son pari, et se reprenant aussitôt :

— Je voulais dire, ajouta-t-il, que toutes les jeunes filles lymphatiques de dix-huit à vingt ans en font autant.

— Te voilà toujours avec tes mauvaises plaisanteries, s'écria madame Lacour visiblement impatientée. Mademoiselle Louise compose de charmantes poésies ; et j'ai précisément là un recueil de ses vers que madame la colonelle m'a prêté lors de sa dernière visite. Tu n'as qu'à le parcourir.

— Est-ce que je dois vraiment lire ces vers ? répondit Alphonse avec une expression de découragement.

La tante passa le cahier à son neveu, tandis que mademoiselle Louise protestait, demandant grâce pour la forme.

Alphonse se trouva donc forcé, malgré lui, de lire les poésies de mademoiselle Gerlike.

Madame la colonelle s'attendait d'avance à des compliments, et quand le jeune homme eut feuilleté l'album, ce fut avec un gracieux sourire qu'elle lui dit :

—Eh bien, monsieur, qu'en pensez-vous ?

—Naturellement, je dois parler comme je pense.

—Cela va sans dire répliquèrent ces dames.

—Eh bien, continua Alphonse, je vous avouerai franchement que ces vers sont tout à fait fades ; on ne peut mieux les comparer qu'à de l'eau sucrée avec une décoction de réglisse.

L'effet de cet aveu dénué d'artifice fut foudroyant ; mademoiselle Louise devint rouge comme une écrevisse ; sa mère pâlit de colère. Quant à madame Lacour, elle lançait à Alphonse des regards courroucés, essayant de lui faire comprendre par signe qu'il devait à tout prix modifier son verdict.

Elle crut enfin avoir trouvé un moyen de sortir d'embarras, et prenant la parole.

—Voyons, Alphonse, ne recommence pas tes plaisanteries... Ah ! mesdames, il faut connaître comme moi ces farcours d'étudiants. Ils ont la manie de dire toujours le contraire de ce qu'ils pensent. Qu'une chose leur plaise, ils en disent des horreurs. C'est ce qu'il fait en ce moment.

—Mais, ma tante, permettez.

—Oh ! je te connais, continua madame Lacour en coupant la parole à son neveu et en redoublant ses signes d'intelligence. Je sais à merveille que les poésies de mademoiselle Lacour te plaisent énormément. D'ailleurs, comment pourrait-il en être autrement ? Cette chère enfant y a mis tout son cœur, et on ne sait ce qu'on doit le plus admirer de l'élevation des pensées ou de la délicatesse de la forme. A ces mots, Alphonse ne put s'empêcher d'interrompre sa tante et d'un ton décidé : — Puisqu'on m'a demandé de dire la vérité, je ne puis que vous citer ces vers de Boileau :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur  
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur,  
S'il ne sent point du Ciel l'influence secrète,  
Si son astre en naissant ne l'a formé poète,  
Dans son génie étroit, il est toujours captif,  
Pour lui Phébus est sourd et Pégase est rétif.



EH BIEN ! CONTINUA ALPHONSE, JE VOUS AVOUERAIS FRANCHEMENT QUE CES VERS SONT TOUT A FAIT FADES...

Ma conclusion est donc que mademoiselle Louise perd son temps à faire des vers, car, à mon avis, elle appartient à la catégorie des poètes pour lesquels Pégase sera toujours rétif.

C'était un peu trop raide.

—Nous ne voulons pas vous déranger plus longtemps, s'écria madame la colonelle en s'élançant de son fauteuil, comme s'il avait été capitonné avec des pointes d'aiguille ; sa fille suivit son exemple et tourna le dos à Alphonse sans l'honorer d'un regard.

Madame Lacour balbutiait quelques paroles d'excuses.

—Alphonse voulut atténuer le mauvais effet produit par ses dernières paroles, mais sa tante l'arrêta d'un geste.

—Pas un mot de plus. Reste ici. On t'apprendra la politesse ou sinon...

Madame Lacour reconduisit ses visiteuses, leur exprimant de nouveau tous ses regrets et cherchant à dissiper la mauvaise impression qu'elles emportaient par toutes sortes de paroles aimables et de compliments flatteurs.

Alphonse n'était pas fâché d'être seul, mais il se sentait mal à l'aise.

—Sapristi, s'écria-t-il, voilà certes un joli début. Si Amédée était là !... Je commence à comprendre qu'il

pourrait y avoir des inconvénients à user d'une trop grande franchise. Car enfin, sans louer ces poésies insignifiantes, ce qui aurait été de ma part une véritable injustice, j'aurais pu garder le silence. Et peut être l'aut-tais-je fait, sans ce fameux pari... Le premier quart-d'heure n'est pas heureux. Comment se passeront les autres ? C'est ce que je saurai plus tard, mais en tout-cas, je suis bien décidé gagner à mon déjeuner.

Pendant qu'Alphonse se livrait à ces réflexions, son oncle qui ignorait complètement la scène qui venait de se passer entra dans le salon où il se trouvait.

—Te voilà, dit-il, je suis content de te rencontrer. J'ai précisément un avis à te demander.

—Mon cher oncle, ne pourriez-vous pas attendre... trois quarts d'heure ?

—Non. Cela presse. Il est question de me nommer président du Conseil de l'Instruction publique. C'est une place très recherchée, comme tu le sais. Qu'en penses-tu ?

Alphonse aurait bien voulu garder le silence, mais l'oncle insista.

—Je veux absolument que tu me dises ton avis.

—Faut-il vous parler en toute franchise ?

—Certainement.

—Eh bien, je vous dirai, mon oncle, que cette place ne me paraît pas faite pour vous.

—A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle parler franc, répondit monsieur Lacour, mais aurais-tu la bonté de me dire pourquoi cette place ne me convient pas. A coup sûr, cette fonction est très honorable.

—Mais, mon cher oncle, il ne s'agit pas de savoir si l'emploi est très honorable, la question est de décider si vous êtes capable de le remplir oui ou non, et je vous dis catégoriquement non.

—Et tes raisons : répliqua monsieur Lacour, visiblement agacé.

—Mes raisons, reprit Alphonse, mais elles sont toutes simples. Qu'entendez-vous à la pédagogie ? Vous êtes négociant en denrées coloniales. Vous savez exactement quel est le prix d'un sac de café de Java ou d'un kilo de thé de Chine, mais en matière d'enseignement, que savez-vous ? Connaissez-vous le grec, le latin, l'algèbre et la trigonométrie ? Qu'est-ce que les sciences ont de commun avec le sucre candi et les clous de girofle, avec le poivre et la cannelle ? En deux mots, ces fonctions vous conviennent comme l'emploi de professeur à un berger.

Abasourdi par le discours de son neveu, monsieur Lacour ne songea pas à se fâcher.

—Alphonse, lui répondit-il avec calme, je ne suis cependant pas si dénué d'intelligence que je...

—Mais, qui vous dit que vous soyez dénué d'intelligence, vous êtes un négociant sérieux ; vous êtes aussi un excellent homme, mon cher oncle, mais que vous soyez fait pour présider le Conseil de l'Instruction publique, cela me semble aussi étrange que si un remouleur voulait être curé. Vous avez voulu que je vous donne franchement mon opinion, la voilà.

—Et une opinion passablement impertinente, mon neveu. Jamais personne ne m'a encore traité de la sorte ; pour raisonner comme tu le fais, il faut être un grossier ou un fou.

—C'est cela, mon oncle on est un impertinent ou un fou quand on dit la vérité, la pure vérité...

—Alphonse, j'en ai assez, tu es l'un et l'autre. Sors de ma présence. Je ne veux plus te voir, jusqu'à ce que tu sois devenu poli et raisonnable.

Alphonse voulait s'excuser, la colère de son oncle lui faisait vraiment de la peine, mais monsieur Lacour ne voulut plus entendre un seul mot, il lui fallut quitter le salon.

Après son départ, l'oncle courroucé se mit à se promener à grands pas en frappant du pied et en répétant avec amertume les insolentes réponses de son neveu. Jamais son amour propre n'avait été blessé à ce degré. —

Aussi ne trouva-t-il rien de mieux pour calmer sa violente agitation que d'accepter le poste qu'on lui offrait :

—Maintenant, c'est bien décidé, s'écria-t-il, je serai président du Conseil de l'Instruction publique, et je montrerai à cet impertinent que je ne suis pas si bête qu'il le croit.

Pendant que monsieur Lacour se parlait ainsi à lui-même en continuant son tapage, sa femme qui venait de reconduire la colonelle et ses enfants rentra dans le salon, et fut toute surprise de le trouver dans une si grande colère.



ALPHONSE, J'EN AI ASSEZ... SORS DE MA PRÉSENCE

—Qu'as-tu donc, s'écria-t-elle ? Toute la maison tremble et ta figure est décomposée.

—Et toi, Elisabeth, pourquoi es-tu si pâle ?

— Cela n'est pas étonnant, répondit madame Lacour, en soupirant profondément, si tu savais le mauvais tour que m'a joué ce malheureux Alphonse.

Elle lui raconta la façon grossière dont il avait accueilli la visite des Gerlike :

— Cette manière d'agir d'Alphonse ajouta-t-elle est d'autant plus déplorable que madame la colonelle avait certainement des intentions à son sujet. Et c'est quand un si beau parti se présente à lui qu'il anéantit d'un seul coup toutes nos espérances. Madame Lacour était d'avis de le renvoyer à la ville.

— Non pas, répliqua monsieur Lacour, mais dans une maison d'aliénés, car il a perdu la raison et je vais t'en donner une autre preuve.

Et il lui raconta sa discussion avec Alphonse. Si monsieur Lacour aspirait au titre de président, madame Lacour eut été au moins aussi heureuse de s'entendre appeler Madame la Présidente. Aussi approuva-t-elle le jugement de son mari. Alphonse avait certainement le cerveau dérangé.

— Que faire ? dit-elle. Où est Alphonse ?

— Je l'ai mis aux arrêts dans sa chambre, répondit monsieur Lacour. Il est fou, c'est certain. Ce qu'il y a de mieux, à mon avis, c'est de faire venir notre médecin le docteur Raineau qui examinera Alphonse, et nous donnera une consultation sur son état. Aussitôt dit, aussitôt fait ; le docteur fut appelé ; on lui expliqua que Alphonse avait donné des signes de dérangement intellectuel, et on le conduisit auprès du jeune homme, afin qu'il pût le soumettre à un examen approfondi.

Au bout de dix minutes, le docteur revint auprès de monsieur et de madame Lacour en s'écriant : Il n'y a pas de doute, monsieur Alphonse se trouve dans un état d'exaltation extraordinaire. Il a osé me dire sur l'art médical et sur ma personne des choses que je ne voudrais pas répéter. Quand je l'ai interrogé sur l'origine de sa maladie, il s'est emporté, affirme continuellement qu'il dit tout ce qu'il pense, et qu'il a tout son bon sens. En un mot, ce garçon là a une idée fixe. Je dois reconnaître qu'il raisonne admirablement sur les autres sujets, jusqu'à ce qu'il arrive à un point déterminé où il déraisonne absolument. Il est atteint d'une espèce de folie des grandeurs, il se figure qu'il comprend tout mieux que les autres, et ce qu'il y a de pire, il croit que tout ce qu'il dit est la pure vérité.

— Votre jugement est de tout point identique au mien, dit monsieur Lacour.

— Ainsi, monsieur le Docteur, ajouta madame Lacour, il a seulement une idée fixe, mais il n'a pas perdu la raison.

— C'est la même chose, répondit le docteur, il n'a pas tout son bon sens parce qu'il a une idée fixe, c'est le cas de la plupart des aliénés. Comme le mal n'est pas trop enraciné, une guérison est encore possible. C'est une surexcitation du système nerveux qui provient probablement d'un surmenage intellectuel. Le malade a besoin de calme, de repos et de soins spéciaux. Il faudrait le conduire au plus tôt dans une maison de santé appropriée à ce genre de maladie. Je puis, par exemple,

vous recommander l'établissement d'un médecin spécialiste, monsieur Lavaur à Bordeaux.

— Il faut absolument qu'Alphonse parte de suite, dit monsieur Lacour, mais comment le décider à faire ce voyage ?

— Ce qu'il y a de mieux à faire, répondit le docteur, c'est de lui faire connaître avec tous les ménagements possibles, la triste position où il se trouve. Vous ne risquez rien. Monsieur Alphonse n'est pas méchant, même quand il a son idée fixe. Si vous le permettez, je vais aller prévenir mon confrère Lavaur.

Très volontiers, monsieur le Docteur, vous nous rendez un service d'ami.

Le docteur Raineau prit congé de monsieur Lacour qui fit aussitôt appeler Alphonse. Quand il entra :

— Alphonse, lui dit-il, d'un ton paternel... Tu es très sérieusement malade.

— Comment malade, mais je me porte à merveille.

— Laisse-moi continuer, tu es en proie à une surexcitation extraordinaire...

— Ce sont là les propres expressions de ce vieux radoteur de Raineau qui voulait m'interroger comme s'il avait eu affaire à un fou.

— Ecoute-moi jusqu'au bout, répondit monsieur Lacour, tu es malade et tu ne le remarques pas. Tu es surexcité, et ce qui le prouve c'est ta conduite avec les Gerlike, avec le docteur et avec moi. Tu as absolument besoin de calme, de repos et de soins spéciaux.

Alphonse voulait encore interrompre son oncle, celui-ci continua :

— Nous agissons dans ton intérêt, mon pauvre Alphonse. Allons, résigne-toi, nous partons ce soir pour Bordeaux afin de...

— Comment, s'écria Alphonse, ne pouvant plus maîtriser son indignation. On veut me faire passer pour fou, parce que j'ai dit la vérité à ce fabricant de pilules, à ce vieil empoisonneur de Raineau comme je l'ai dite aux autres.

— La vérité, la voici, lui dit monsieur Lacour, tu as insulté tout le monde et ta place est dans une maison d'aliénés. Il faut vraiment avoir une idée fixe pour parler comme tu l'as fait, et le docteur Raineau a parfaitement raison. Puisque je suis ton tuteur, j'ai le droit de te faire enfermer ce soir même à Bordeaux.

— Décidément, se dit le pauvre Alphonse, la plaisanterie tourne au tragique.

Au même moment, Amédée faisait irruption dans la chambre en s'écriant :

— Alphonse, trois heures viennent de sonner, comment vas-tu ?

Mais aussitôt il s'arrêta subitement. En voyant tous ces visages irrités, il devina de suite ce qui s'était passé.

— Tu viens fort à propos, lui dit Alphonse. Une heure plus tard, tu aurais dû aller me chercher dans une maison de fous. J'ai décidément perdu mon pari. Franchement, je n'aurais jamais cru qu'on puisse s'attirer tant de désagréments en disant simplement toute sa pensée.

La solution de cet imbroglio ne pouvait être douteuse ; dès qu'Alphonse et Amédée eurent raconté leur pari, tout s'éclaircit de lui-même. Cependant monsieur Lacour n'était pas encore complètement satisfait.



AINSI... AJOUTA MADAME LACOUR, IL A SEULEMENT UNE IDÉE FIXE...

— Cela va bien, dit-il ; pour ce qui concerne le pari, mais il reste encore à expliquer les insolentes réponses que tu m'as faites, et en même temps il menaçait Alphonse du doigt.

— Et l'offense mortelle que tu as faite aux Gerlike et à mademoiselle Louise, s'écria la tante.

— Mon cher oncle, répondit Alphonse, je vous prie instamment de me pardonner. Je disais ce que je pensais, et peut-être même un peu plus, car la parole trahit

souvent la pensée. Maintenant, je vois clairement que mes idées peuvent être erronées, et par suite, je ne dois pas dire tout ce que je pense.

— C'est une explication et une excuse, répondit l'oncle, et pourtant...

— Mais les Gerlike, répéta encore une fois madame Lacour.

— Ah ! les Gerlike, répondit Alphonse, je me charge de les ramener, j'en fais mon affaire.

— Tu as pourtant mérité une punition, lui dit son oncle, il faut que tu ailles avec Amédée à Bordeaux, où le docteur Raineau est en train de retenir un logement pour toi.

— Et il faut le décommander. Allons, Amédée, encore une bonne plaisanterie pour en finir. Ce sera le couronnement de la journée. Nous allons interroger ce vieux charlatan comme s'il était fou, jusqu'à ce qu'il avoue qu'il avait une idée fixe.

Le plus ancien billet de Banque :

Les billets de banque sont d'invention très ancienne. Les premiers ont vu le jour en Chine, 2697 ans avant l'ère chrétienne... Ils portaient le nom de la banque, la date, le numéro du billet, la signature d'un fonctionnaire, l'indication de sa valeur en lettres et au moyen d'une figure représentant un tas de pièces de monnaie de valeur équivalente, avec l'énumération des pénalités en cas de tentative de fabriquer de faux billets. Une maxime morale couronnait le tout : "Produit tout ce que tu peux, et dépense avec économie."

Un de ces billets, remontant à 1399 avant Jésus-Christ, est conservé au Musée Asiatique de Saint-Petersbourg.

M. Pleureur.— Notre voisin Borax a été attaqué par un rôdeur de nuit. On lui a tiré un coup de revolver, mais la balle s'est logée dans sa bourse.

M. Rigolard.— Et c'est tout ?

M. Pleureur.— C'est tout. Mais quelle chance il a ce Borax. Ma femme est si économe que je suis bien certain que la balle eût passé à travers ma bourse, à moi.

En ce bas monde, le bonheur est fait de résignation, la science d'a-peu-près, la justice de compromis.

AUGUSTIN FILON.

# JERUSALEM

## SOUVENIR D'UN VOYAGE EN TERRE SAINTE

### CHAPITRE XVII

(suite)

Alors le patriarche, posant la main sur sa tête, dit :

“ Et toi, sois un fidèle et vaillant soldat de Notre-Seigneur Jésus-Christ, un chevalier de son Saint-Sépulcre, afin que tu sois un jour admis dans sa cour céleste, avec les soldats qu’il a choisis.”

Ensuite le patriarche remet les éperons dorés, que le nouveau chevalier attache à ses pieds, et il lui dit :

“ Reçois ces éperons, qui seront pour toi un secours salutaire, afin que tu puisses avec eux parcourir la ville sainte et te livrer librement à la garde du Saint-Sépulcre.”

Puis il lui remet une épée ayant appartenu à Godefroy de Bouillon, en disant :

“ Reçois ce glaive saint, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen. Tâche de t’en servir toujours pour la défense de la Sainte-Eglise de Dieu et ta propre défense, et aussi pour confondre les ennemis de la croix du Christ et pour la propagation de la foi chrétienne. Mais prends garde de ne jamais avec elle blesser injustement qui que ce soit.”

Enfin le patriarche remet l’épée dans le fourreau, en ceint le chevalier, en disant :

“ Attache fortement cette épée sur tes reins, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, et sache bien que les saints ont conquis les royaumes non avec le glaive, mais par la foi.”

Cette cérémonie terminée, le nouveau chevalier tire l’épée de son fourreau et la présente au patriarche. Il fléchit le genou et incline respectueusement la tête sur le Saint-Sépulcre. Alors le patriarche le frappe trois fois sur les épaules avec le glaive nu, en prononçant ces paroles :

“ Je te constitue soldat et chevalier du Saint-Sépulcre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.”

Finalement le pontife passe au cou du chevalier une croix suspendue à une chaîne d’or, et, le baisant au front, il dit :

“ Reçois cette chaîne d’or, à laquelle est suspendue la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin qu’elle te protège et que tu puisses répéter sans cesse : “ Par ce signe de la croix, ô mon Dieu ! délivrez-nous de nos ennemis.”

Le *Te Deum* termine cette cérémonie essentiellement religieuse et chevaleresque.



SAINT-JEAN DU DÉSERT — ÉGLISE DU MAGNIFICAT

L’ordre du Saint-Sépulcre est un des plus anciens qui existent : nous voyons déjà ses chevaliers se distinguer à la prise de Ptolémaïs en 1104. Les premiers chevaliers furent des chanoines chargés de prier au saint tombeau ; mais cette corporation ecclésiastique ne survécut guère au royaume latin de Jérusalem et les chanoines quittèrent la ville lorsque Saladin s’en rendit maître en 1187. Alexandre VI rétablit en 1496 l’ordre du Saint-Sépulcre, afin d’augmenter la piété des fidèles envers le tombeau de Jésus-Christ et d’exciter leur zèle pour la reprise des Lieux saints. Ce pape donna au gardien du mont Sion et du Saint-Sépulcre le droit de créer et d’armer, selon l’ancien usage, les chevaliers du Saint-Sépulcre, et ce privilège fut confirmé par ses successeurs.

Déjà, à une époque reculée, un grand nombre de personnages de distinction ambitionnaient la faveur d’être agrégés à cette pieuse et honorable milice. Cette cérémonie se faisait alors en secret et de grand matin, avant l’ouverture de l’église, à cause des infidèles.

Les chevaliers reçus au Saint-Sépulcre acceptaient autrefois la mission de

garder les Lieux saints, de protéger les pèlerins, de racheter les esclaves chrétiens.

A la fin du quinzième siècle, outre le roi de France et les princes de la famille royale, l'ordre comptait quatre cent cinquante membres : grands officiers, officiers et chevaliers.

Pour être autorisé à porter cette décoration, il fallait prouver qu'on avait visité les Lieux saints.

Lors du rétablissement du patriarcat, l'ordre avait besoin d'être restauré. En l'absence du patriarche, il était conféré par le custode de la Terre sainte. Le gouvernement français n'admettant que les décorations accordées par les souverains, la croix du Saint-Sépulcre ne semblait plus appréciée.

Mgr Valerga comprit combien il importait de relever cet ordre séculaire, autrefois si glorieux. Le 10 décembre 1847, il obtint de Pie IX l'autorisation de nommer des chevaliers du Saint-Sépulcre. Dès lors cet ordre fut reconnu comme ordre souverain, le Saint-Père en étant le véritable grand maître. Autrefois cet ordre ne reconnaissait que le grade de chevalier ; mais le saint pontife Pie IX, par les lettres apostoliques du 28 janvier 1868, l'enrichit de deux grades plus élevés : les grand'croix et les commandeurs. Les grand'croix ont seuls le droit de porter la plaque d'argent ornée des insignes de l'ordre ; les commandeurs portent la croix suspendue en sautoir par un large ruban noir. Enfin, les simples chevaliers la portent en plus petit format, suspendue à la boutonnière, comme les chevaliers des autres ordres.

Le costume commun aux trois classes, quant à la forme et à la couleur, est l'uniforme de drap blanc, avec cuirasses, collet, parements noirs, et plus ou moins orné, selon le grade.

La grand'croix ne peut-être conférée qu'aux princes, tant ecclésiastiques que séculiers, aux ministres, aux ambassadeurs, évêques, généraux, et à ceux déjà honorés d'une semblable décoration dans un autre ordre.

Les conditions requises par les statuts pontificaux pour obtenir la décoration du Saint-Sépulcre sont :

1° Profession et pratique de la religion catholique, conduite irréprochable ; 2° noblesse de naissance, ou du moins une position équivalente, de sorte qu'on vive *more nobilium* ; 3° mérite personnel et services rendus à la religion, surtout en Terre sainte.

Il ne suffit pas aux chevaliers d'avoir mérité cette décoration ; il faut continuer à mériter de la porter, afin de former autour de Notre-Seigneur une glorieuse couronne de nobles et généreux défenseurs. Si, de nos jours, tous les descendants des anciens croisés s'unissaient pour défendre et conserver les droits de l'Église catholique en Palestine, ce serait une grande force pour nous et un grand honneur pour eux. On reproche souvent à la noblesse française de vivre dans l'oubli de son ancienne grandeur. Porter sur la poitrine la croix de Godefroy de Bouillon serait pour elle un glorieux souvenir et une obligation d'imiter le courage et le dévouement chrétien de leurs pères.

L'ordre du Saint-Sépulcre compte aujourd'hui plus de mille chevaliers. Des souverains, des princes, des généraux, des prélats, une foule de noms illustres,

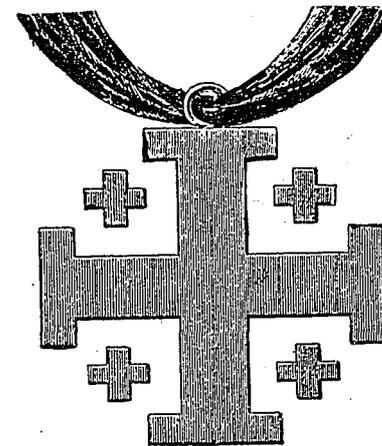
de savants, d'hommes de bien, de chrétiens généreux, se font gloire d'en porter les insignes.

Les chevaliers doivent être reçus dans l'église même du Saint-Sépulcre, après s'y être préparés, comme doit le faire un chrétien avant d'accomplir un acte important. La vieille tradition chevaleresque de la veille des armes, oubliée aujourd'hui, ne s'est conservée que pour l'ordre vraiment chrétien du Saint-Sépulcre. Aussi les nobles chrétiens qui ont le privilège d'être armés chevaliers à Jérusalem se font-ils un devoir de passer la nuit qui précède dans la vieille basilique qui renferme le saint tombeau et le Calvaire.

La réception des chevaliers doit se faire en face du saint tombeau.

Il y a quelques années, Mgr Bracco, patriarche de Jérusalem, a ajouté une branche nouvelle à l'ordre des chevaliers du Saint-Sépulcre : cette branche est celle des *Matrones*, ou dames du Saint-Sépulcre.

Mme la princesse de la Tour-d'Auvergne, Mme la comtesse de Piellat, si distinguées par leur charité et leur dévouement, forment, avec quelques autres, l'avant-garde de ces vaillantes chrétiennes. Si, en effet, un Godefroy de Bouillon marche fièrement à la tête des chevaliers du Saint-Sépulcre, pourquoi, de nos jours, une sainte Hélène, portant haut la croix du divin Sauveur, ne serait-elle pas suivie d'une légion de nobles guerrières ?



CROIX DU SAINT-SÉPULCRE

## XVIII

## SAINT-JEAN DU DÉSERT.

Dimanche 21 mai, dans l'après-midi, le nombreux groupe de pèlerins qui logeait à la Casa-Nova se rendit de Jérusalem à Saint-Jean. L'état-major de la *Picardie* et de la *Guadeloupe* voulut nous y accompagner.

Deux soldats turcs, spécialement désignés par le pacha pour escorter le R. P. Picard, nous précédaient.

Le frère Liévin qui marchait à la tête de la petite caravane, nous donna sommairement les détails sur les différents sanctuaires se trouvant sur notre route.

Nous sortons par la porte de Jaffa, et, après avoir franchi les environs désolés de la ville sainte, nous passons près d'un cimetière musulman, où se trouve l'ancienne piscine supérieure, à l'extrémité de la vallée de Gihon, où le grand prêtre Sadoc et le prophète Nathan sacrèrent, par ordre de David, Salomon roi, 1015 ans avant J.-C. (*III Rois*, 1, 45). Non loin de cette piscine a été enseveli Hérode Agrippa, qui fit mourir l'apôtre Saint Jacques, emprisonna Saint Pierre, et mourut à Césarée pendant que ses adulateurs le proclamaient dieu, l'an 44 avant Jésus-Christ (*Actes des Apôtres*, XII, 22, 23).

Bientôt nous arrivons sur un plateau qui se prolonge jusqu'à Bethléem. Il n'y a pas d'endroit dans tous les alentours de Jérusalem où la campagne soit plus belle et plus agréable que celle-ci. Le sol, admirablement accidenté, est d'une grande fertilité; l'air est pur et l'horizon immense. Nous voyons, d'un côté, les montagnes de Moab; de l'autre, la chaîne des monts Ephraïm.

Nous nous écartons un peu de la route de Saint-Jean, qui bifurque avec celle de Bethléem, pour visiter le couvent de Sainte-Croix, séminaire des grecs non unis. Ce couvent est bâti en forme de forteresse du moyen âge. Au septième siècle, l'empereur Héraclius fit construire l'église sur le lieu même où, selon la tradition, fut pris l'arbre qui servit à faire la croix du Sauveur. Sous le maître-autel de l'église, on montre la place où l'on a coupé cet arbre.

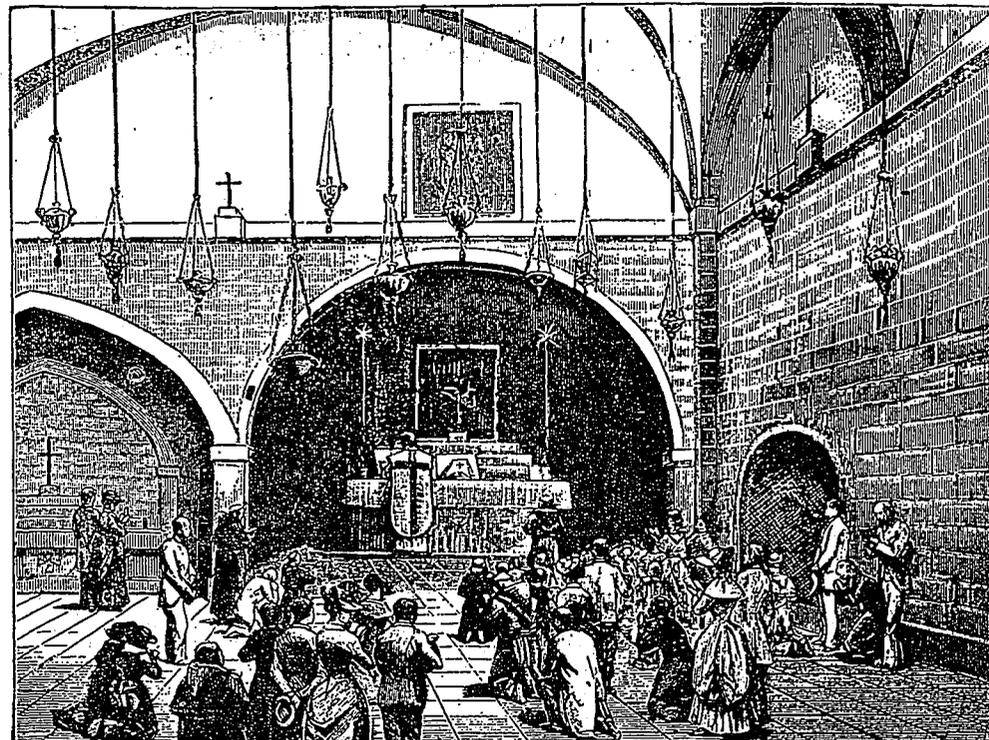
Nous reprenons la route de Saint-Jean; nous montons et descendons par un très mauvais chemin, où nous marchons péniblement, au milieu de grands blocs de pierres glissantes et de cailloux roulants, nous confiant au pas sûr de nos chevaux.

De la hauteur, on découvre à l'Ouest la Méditerranée, et à l'Est le mont des Oliviers, avec une grande partie de la ville sainte. Par une descente raide et difficile, nous arrivons, au bout d'un quart d'heure, à *Ain-Karim*, appelé vulgairement Saint-Jean, situé sur un mamelon entouré de hautes montagnes.

Nous débouchons, à travers des rochers et un sol aride, dans la jolie vallée de Saint-Jean, qui n'est autre que la vallée du Thérébinthe, où David vainquit Goliath. Fraîcheur, culture, aspect riant, tout y respire la joie du mystère de la visitation et du *Magnificat*. Quel contraste avec la ville sainte! Cette vallée de Saint-Jean peut être appelée le vestibule de Bethléem.

*Ain-Karim* est l'ancienne Kaveda, ville signalée par les Septante.

Nous étions très nombreux, et nous allâmes, pour ainsi dire, faire invasion



La chapelle du "Magnificat" au lieu de la Visitation.— A droite, derrière une grille, le fragment de rocher qui cacha le petit saint Jean au massacre des innocents.— A gauche, autel de saint Zacharie.

chez les bons pères franciscains, qui, comme dans les autres couvents de leur ordre, nous accueillirent avec cette hospitalité gracieuse et empressée qui les distingue.

Le frère Liévin nous dit que les premiers chrétiens convertirent la maison de Zacharie en une belle église. Après l'expulsion des croisés, l'église devint une écurie publique.

Enfin, ce sanctuaire a été heureusement restauré et entretenu par les aumônes de la catholique Espagne.

L'église attenante au couvent franciscain a trois nefs. Elle est vaste et belle, et sert de paroisse. De la nef, à l'Est, on descend par un escalier de sept marches dans une chapelle taillée dans le roc; ce fut l'habitation de Zacharie, et où Elizabeth donna le jour au précurseur de Jésus-Christ.

(à suivre)

# NORD CONTRE SUD

PAR JULES VERNE

ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

PREMIÈRE PARTIE

IX

(suite)

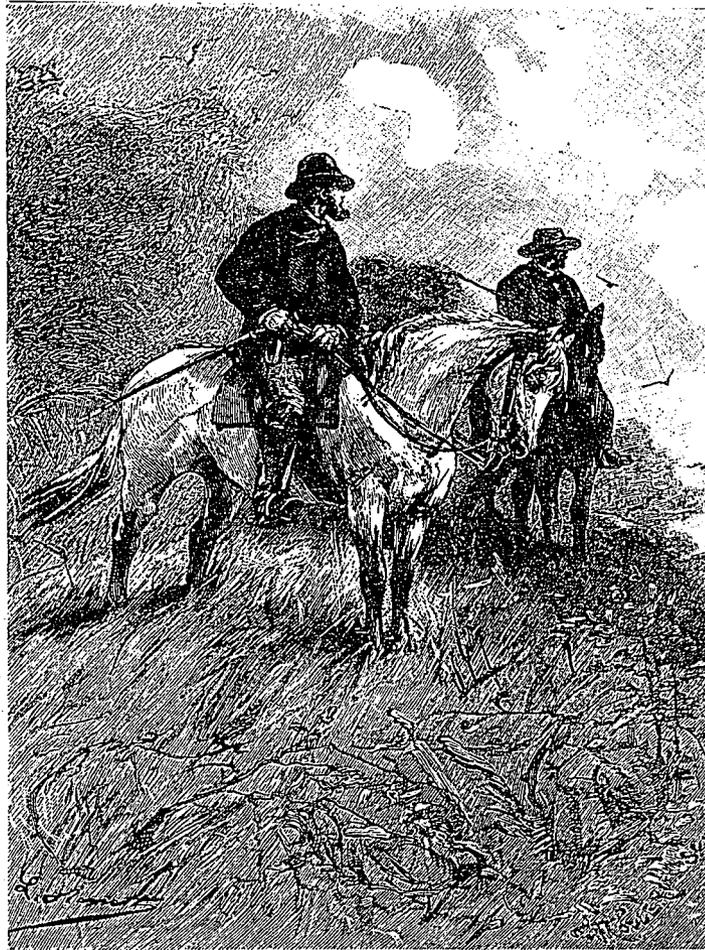
“Où, dit-elle, tous mes compagnons reviendraient à la condition d’esclaves, comme je l’ai fait moi-même, plutôt que d’abandonner la plantation et les maîtres de Castle-House ! Et si l’on veut les y obliger, ils sauront défendre leurs droits !”

Il n’y avait plus qu’à attendre le retour de James Burbank et d’Edward Carrol. A cette date du 1er mars, il n’était pas impossible que la flottille fédérale fût arrivée en vue du phare de Pablo prête à occuper l’embouchure du Saint-John. Les confédérés n’auraient pas trop de toutes les milices pour s’opposer à leur passage, et les autorités de Jacksonville, directement menacées, ne seraient plus à même de mettre à exécution leurs menaces contre les affranchis de Camdless-Bay.

Cependant le régisseur Perry faisait sa visite quotidienne aux divers chantiers et ateliers du domaine. Il put constater, lui aussi, les bonnes dispositions des noirs. Quoiqu’il n’en voulût pas convenir,

il voyait que, s’ils avaient changé de condition, leur assiduité au travail, leur dévouement à la famille Burbank étaient restés les mêmes. Quant à résister à tout ce que pourrait tenter contre eux la populace de Jacksonville, ils y étaient fermement résolus. Mais, suivant l’opinion de M. Perry, plus obstiné que jamais dans ses idées d’esclavagiste, ces beaux sentiments ne pouvaient durer. La nature finirait par reprendre ses droits. Après avoir goûté à l’indépendance, ces nouveaux affranchis reviendraient d’eux-mêmes à la servitude, ils redescendraient au rang qui leur était dévolu par la nature dans l’échelle des êtres, entre l’homme et l’animal.

Ce fut sur ces entrefaites qu’il rencontra le vaniteux Pygmalion. Cet imbécile avait encore accentué son attitude de la veille. A le voir se pavaner, les mains derrière le dos, la tête haute, on sentait maintenant que c’était un homme libre. Ce qui est certain, c’est qu’il n’en travaillait pas davantage.



“Eh, bonjour, monsieur Perry ! dit-il d’un ton superbe.

— Que fais-tu là, paresseux ?

— Je me promène ! N’ai-je pas le droit de ne rien faire, puisque je ne suis pas un vil esclave et que

je porte mon acte d’affranchissement dans ma poche !

— Et qui est ce qui te nourrira, désormais, Pyg ?

— Moi, Monsieur Perry.

— Et comment ?

— En mangeant.  
— Et qui te donnera à manger ?  
— Mon maître.  
— Ton maître !... As-tu donc oublié que tu n’as plus de maître, nigaud ?

— Non ! Je n’en ai pas, je n’en aurai plus, et monsieur Burbank ne me renverra pas de la plantation, où, sans trop me vanter, je rends quelques services !

— Il te renverra, au contraire !  
— Il me renverra ?

— Sans doute. Quand tu lui appartenais, il pouvait te garder, même à ne rien faire. Mais, du moment que tu ne lui appartiens plus, si tu continues à ne pas vouloir travailler, il te mettra bel et bien à la porte, et nous verrons ce que tu feras de ta liberté, pauvre sot !”

Évidemment, Pyg n’avait point envisagé la question à ce point de vue.

“Comment, Monsieur Perry, reprit-il, vous croyez que monsieur Burbank serait assez cruel pour...

— Ce n’est pas la cruauté, répliqua le régisseur, c’est la logique des choses qui conduit à cela. D’ailleurs, que monsieur James le veuille ou non, il y a un arrêté du comité de Jacksonville qui ordonne l’expulsion de tous les affranchis du territoire de la Floride.

— C’est donc vrai ?

— Très vrai, et nous verrons comment, tes compagnons et toi, vous vous tirerez d’affaire, maintenant que vous n’avez plus de maître.

— Je ne veux pas quitter Camdless-Bay ! s’écria Pygmalion... Puisque je suis libre...

— Oui !... tu es libre de partir, mais tu n’es pas libre de rester ! Je t’engage donc à faire tes paquets !

— Et que vais-je devenir ?  
 — Cela te regarde !  
 — Enfin, puisque je suis libre... reprit Pygmalion, qui en revenait toujours là.  
 — Ça ne suffit point, paraît-il !  
 — Dites-moi alors ce qu'il faut faire, Monsieur Perry !  
 — Ce qu'il faut faire ? Tiens, écoute, ... et suis mon raisonnement, si tu en es capable.

— Je le suis.  
 — Tu es affranchi, n'est-ce pas ?  
 — Oui, certes, Monsieur Perry, et je vous le répète, j'ai mon acte d'affranchissement dans ma poche.  
 — Eh bien, déchire-le !  
 — Jamais !  
 — Alors, puisque tu refuses, je ne vois plus qu'un moyen, si tu veux rester dans le pays.

— Lequel ?  
 — C'est de changer de couleur, imbécile ! Change, Pyg, change ! Quand tu seras devenu blanc, tu auras le droit de demeurer à Camdless-Bay ! Jusque-là, non !

Le régisseur, enchanté d'avoir donné cette petite leçon à la vanité de Pyg, lui tourna les talons. Pyg resta d'abord tout pensif. Il ne voyait bien, ne plus être esclave, cela ne suffisait pas pour conserver sa place. Il fallait encore être blanc. Et comment diable s'y prendre pour devenir blanc, quand la nature vous a fait d'un noir d'ébène !

Aussi, Pygmalion, en retournant aux communs de Castle-House, se grattait-il la peau à s'arracher l'épiderme.

Un peu avant midi, James Burbank et Edward Carrol étaient de retour à Castle-House. Ils n'avaient rien vu d'inquiétant du côté de Jacksonville. Les embarcations occupaient leur place habituelle, les

unes amarrées aux quais du port, les autres mouillées au milieu du chenal. Cependant, il se faisait quelques mouvements de troupes de l'autre côté du fleuve. Plusieurs détachements de confédérés s'étaient montrés sur la rive gauche du Saint-John, se dirigeant au nord vers le comté de Nassau. Rien encore ne semblait menacer Camdless-Bay.

Arrivés sur la limite de l'estuaire, James Burbank et son compagnon avaient porté leurs regards vers la haute mer. Pas une voile n'apparaissait au large, pas une fumée de bateau à vapeur ne s'élevait à l'horizon, qui indiquât la présence ou l'approche d'une escadre. Quant aux préparatifs d'une défense sur cette partie de la côte floridienne, ils étaient nuls. Ni batteries de terre, ni épaulements. Aucune disposition pour défendre l'estuaire. Si les navires fédéraux se présentaient, soit devant la crique Nassau, soit devant l'embouchure du Saint-John, ils pourraient y pénétrer sans obstacle. Seulement, le phare de Pablo se trouvait hors d'usage. Sa lanterne démontée ne permettait plus d'éclairer les passes. Toutefois, cela ne pouvait gêner l'entrée de la flottille que pendant la nuit.

Voilà ce que rapportèrent M.M. Burbank et Carrol, quand ils furent de retour pour le déjeuner. En somme, circonstance assez rassurante, il ne se faisait à Jacksonville aucun mouvement de nature à donner la crainte d'une agression immédiate contre Camdless-Bay.

— Soit ! répondit M. Stannard. Ce qui est inquiétant, c'est que les navires du commodore Dupont ne soient pas encore en vue ! Il y a là un retard qui me paraît inexplicable !

— Oui ! répondit Edward Carrol. Si cette flottille a pris la mer avant-hier, en quittant la baie de Saint-Andrews, elle devrait maintenant être au large de Fernandina !

— Le temps a été très mauvais depuis quelques jours, répliqua James Burbank. Il est possible, avec ces vents d'ouest qui battent en côté, que Dupont ait dû s'éloigner au large. Or, le vent a calmé ce matin, et je ne serais pas étonné que cette nuit même...

— Que le ciel t'entende, mon cher James, dit Mme Burbank, et qu'il nous vienne en aide !

— Monsieur James, fit observer Alice, puisque le phare de Pablo ne peut plus être allumé, comment la flottille pourrait-elle, cette nuit, pénétrer dans le Saint-John ?

— Dans le Saint-John, ce serait impossible, en effet, ma chère Alice, répondit James Burbank. Mais, avant d'attaquer ces bouches du fleuve, il faut que les fédéraux s'emparent d'abord de l'île Amélia, puis du bourg de Fernandina, afin d'être maîtres du chemin de fer de Cedar-Kez. Je ne m'attends pas à voir les bâtiments du commodore Dupont remonter le Saint-John avant trois ou quatre jours.

— Tu as raison, James, répondit Edward Carrol, et j'espère que la prise de Fernandina suffira pour forcer les confédérés à battre en retraite. Peut-être même, les milices abandonneront-elles Jacksonville sans attendre l'arrivée des canonnières. Dans ce cas, Camdless-Bay ne serait plus menacé par Texar et ses émeutiers...

— Cela est possible, mes amis ! répondit James Burbank. Que les fédéraux mettent seulement le pied sur le territoire de Floride, et il n'en faut pas davantage pour ga-

rantir notre sécurité ! — Il n'y a rien de nouveau à la plantation ?

— Rien, Monsieur Burbank, répondit miss Alice. J'ai su par Zermah que les noirs avaient repris leurs occupations dans les chantiers, les usines et les forêts. Elle assure qu'ils sont toujours prêts à se dévouer jusqu'au dernier pour défendre Camdless-Bay.

— Espérons encore qu'il n'y aura pas lieu de mettre leur dévouement à cette épreuve ! Ou je serai bien surpris, ou les coquins, qui se sont imposés aux honnêtes gens par la violence, s'enfuiront de Jacksonville, dès que les fédéraux seront signalés au large de la Floride. Cependant, tenons-nous sur nos gardes. Après déjeuner, Stannard, voulez-vous nous accompagner, Carrol et moi, pendant la visite que nous désirons faire sur la partie la plus exposée du domaine ? Je ne voudrais pas, mon cher ami, qu'Alice et vous fussiez menacés de plus grands périls à Castle-House qu'à Jacksonville. En vérité, je ne me pardonnerais pas de vous avoir fait venir ici, au cas où les choses tourneraient mal !

— Mon cher James, répondit Stannard, si nous étions restés dans notre habitation de Jacksonville, il est vraisemblable que nous y serions maintenant en butte aux exactions des autorités, comme tous ceux dont les opinions sont anti-esclavagistes.

— En tout état de choses, Monsieur Burbank, ajouta miss Alice, quand même les dangers devraient être plus grands ici, ne vaut-il pas mieux que nous les partagions ?

— Oui, ma chère fille, répondit James Burbank. Allons ! j'ai bon espoir, et je pense que Texar n'aura pas même le temps de mettre à

exécution son arrêté contre notre personnel !

Pendant l'après-midi, jusqu'au dîner, James Burbank et ses deux amis visitèrent les différents baraquements. M. Perry les accompagnait. Ils purent constater que les dispositions des noirs étaient excellentes. James Burbank crut devoir appeler l'attention de son régisseur sur le zèle avec lequel les nouveaux affranchis s'étaient remis à leur besogne. Pas un seul ne manquait à l'appel.

— Oui !... oui... répondit Perry. Il reste à savoir comment la besogne sera faite maintenant !

— Ah ça, Perry, ces braves noirs n'ont pas changé de bras en changeant de condition, je suppose ?

— Pas encore, Monsieur James, répondit l'entêté. Mais bientôt vous vous apercevrez qu'ils n'ont plus les mêmes mains au bout des bras...

— Allons donc, Perry ! répliqua gaiement James Burbank. Leurs mains auront toujours cinq doigts, j'imagine, et, véritablement, on ne peut leur en demander davantage !

Dès que la visite fut achevée, James Burbank et ses compagnons rentrèrent à Castle-House. La soirée se passa plus tranquillement que celle de la veille. En l'absence de toute nouvelle venue de Jacksonville, on s'était repris à espérer que Texar renonçait à mettre ses menaces à exécution, ou même que le temps lui manquerait pour les réaliser.

Cependant des précautions sévères furent prises pour la nuit. Perry et les sous-régisseurs organisèrent des rondes à la lisière du domaine, et plus spécialement sur les rives du Saint-John. Les noirs avaient été prévenus de se replier

sur l'enceinte palissadée, en cas d'alerte, et un poste fut établi à la poterne extérieure.

Plusieurs fois, James Burbank et ses amis se relevèrent, afin de s'assurer que leurs ordres étaient ponctuellement exécutés. Lorsque le soleil reparut, aucun incident n'avait troublé le repos des hôtes de Camdless-Bay.

X<sup>e</sup>

LA JOURNÉE DU 2 MARS

Le lendemain, 2 mars, James Burbank reçut des nouvelles par un de ses sous-régisseurs, qui avait pu traverser le fleuve et revenir de Jacksonville sans avoir éveillé le moindre soupçon.

Ces nouvelles, dont on ne pouvait suspecter la certitude, étaient très importantes. Qu'on en juge.

Le commodore Dupont, au jour levant, était venu jeter l'ancre dans la baie de Saint-Andrews, à l'est de la côte de Géorgie. Le *Wabash*, sur lequel était arboré son pavillon, marchait en tête d'une escadre composée de vingt-six bâtiments, soit : dix-huit canonnières, un côtre, un transport armé en guerre, et six transports sur lesquels s'était embarquée la brigade du général Wright.

Ainsi que Gilbert l'avait dit dans sa dernière lettre, le général Sherman accompagnait cette expédition.

Immédiatement, le commodore Dupont, dont le mauvais temps avait retardé l'arrivée, s'était hâté de prendre ses mesures pour occuper les passes de Saint-Mary. Ces passes, assez difficiles, sont ouver-

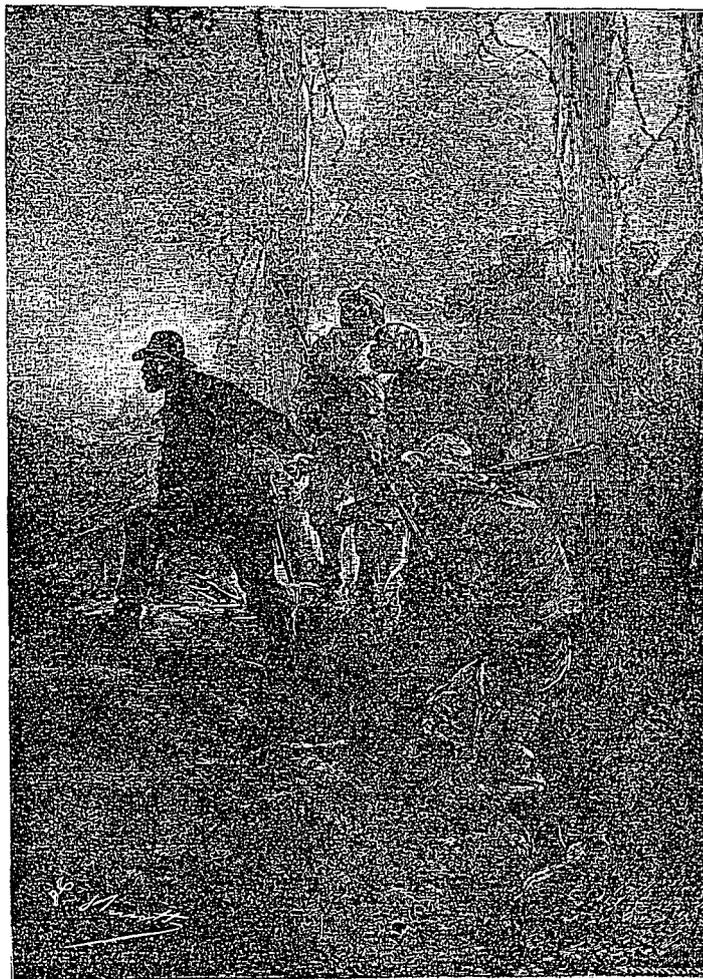
tes à l'embouchure du rio de ce nom, vers le nord de l'île Amélia, sur la frontière de la Géorgie et de la Floride.

Fernandina, la principale position de l'île, était protégée par le fort Clinch, dont les épais murs de pierre renfermaient une garnison de quinze cents hommes. Dans cette forteresse, où une assez longue défense eût été possible, les sudistes feraient-ils résistance aux troupes fédérales? on aurait pu le croire.

Il n'en fut rien. D'après ce que rapportait le sous-régisseur, le bruit courait, à Jacksonville, que les confédérés avaient évacué le fort Clinch, au moment où l'escadre se présentait devant la baie de Saint-Mary, et non seulement abandonné le fort Clinch, mais aussi Fernandina, l'île Cumberland, ainsi que toute cette partie de la côte floridienne.

Là, s'arrêtaient les nouvelles apportées à Castle-House. Inutile d'insister sur leur importance au point de vue spécial de Camdless-Bay. Puisque les fédéraux avaient enfin débarqué en Floride, l'État tout entier ne pouvait tarder à tomber en leur pouvoir. Évidemment, quelques jours se passeraient avant que les canonnières eussent pu franchir la barre du Saint-John. Mais leur présence imposerait certainement aux autorités qui venaient d'être installées à Jacksonville, et il y avait lieu d'espérer que, par crainte de représailles, Texar et les siens n'oseraient rien entreprendre contre la plantation d'un nordiste aussi en vue que James Burbank.

Ce fut un véritable apaisement pour la famille, qui alla subitement de la crainte à l'espoir. Pour Alice Stannard comme pour Mme Bur-



bank, c'était, avec la certitude que Gilbert n'était plus éloigné, l'assurance qu'elles reverraient, sous peu, l'une son fiancé, l'autre son fils, sans qu'il y eût à trembler pour sa sécurité.

En effet, le jeune lieutenant n'aurait eu que trente milles à parcourir, depuis Saint-Andrews, pour atteindre le petit port de Camdless-Bay. En ce moment, il était à bord

de la canonnière *Ottawa*, et cette canonnière venait de se distinguer par un fait de guerre, dont les annales maritimes n'avaient point encore eu d'exemple.

Voici ce qui s'était passé pendant la matinée du 2 mars, — détails que le sous-régisseur n'avait pu apprendre pendant sa visite à Jacksonville, et qu'il importe de connaître pour l'intelligence des graves événements qui vont suivre.

Dès que le commodore Dupont eut connaissance de l'évacuation du fort Clinch par la garnison confédérée, il envoya quelques bâtiments d'un médiocre tirant d'eau à travers le chenal de Saint-Mary. Déjà la population blanche s'était retirée dans l'intérieur du pays, à la suite des troupes sudistes, abandonnant les bourgs, les villages, les plantations de la côte. Ce fut une véritable panique, provoquée par les idées de représailles que les sécessionnistes attribuaient fausement aux chefs fédéraux. Et, non seulement en Floride, mais sur la frontière Géorgienne, dans toute la partie de l'État comprise entre les baies d'Ossabaw et de Saint-Mary, les habitants battirent précipitamment en retraite, afin d'échapper aux troupes de débarquement de la brigade Wright. Dans ces conditions, les navires du commodore Dupont n'eurent pas un seul coup de canon à tirer pour prendre possession du fort Clinch et de Fernandina. Seule, la canonnière *Ottawa*, sur laquelle Gilbert, toujours accompagné de Mars, remplissait les fonctions de second, eut à faire usage de ses bouches à feu, comme on va le voir.

(à suivre)

# HISTOIRE POPULAIRE

DE . . .

# NAPOLÉON I<sup>ER</sup>

Raconté par un vieux Soldat.

## CHAPITRE XLVII

(suite)



L'illustre proscrit contemplait avec émotion ce respect, cet intérêt universel du peuple britannique. Il voyait qu'en Angleterre aussi il avait la popularité de la gloire, et que le malheur le mettait en paix avec ce grand pays. L'accent triomphal qu'il reçut dans le premier port de la Grande Bretagne devait être pour lui le présage assuré d'une généreuse hospitalité. Mais bientôt le *Bellérophon* s'entoura de canots armés qui repoussèrent les spectateurs à coups de fusil. Quelques Anglais même périrent dans les flots, par suite de la brutalité avec laquelle on exécutait l'ordre d'isoler le vaisseau. Une pareille violence exercée tout à coup contre ceux qui venaient l'honorer, dut révéler à Napoléon le secret de sa captivité ; d'ailleurs, il n'avait pas reçu dans la rade de Plymouth, à son arrivée, la visite de l'Amiral Keith, comme il avait reçu au mouillage de Rochefort celle de l'amiral Aotham.

Enfin, le 30 juillet, lord Keith se rendit à bord du *Bellérophon* avec le chevalier Bambury, sous-secrétaire d'Etat. Admis en présence de Napoléon, ils lui remirent une pièce ministérielle où on lisait :

“... Il ne peut convenir ni à nos devoirs envers notre

“pays, ni à nos alliés, que le général Bonaparte conserve le moyen de troubler de nouveau la paix du continent. L'île de Saint-Hélène a été choisie pour sa future résidence. *Le climat est sain*, et la situation locale permettra qu'on l'y traite avec plus d'indulgence qu'on ne pouvait faire ailleurs, vu les précautions indispensables qu'on serait obligé d'employer pour s'assurer de sa personne...”

A cette affreuse nouvelle, Napoléon opposa les plus énergiques réclamations. Dans le premier moment, il parut décidé à mourir plutôt que d'obéir à un arrêt si cruel. “Etre relégué pour toute ma vie, s'écria-t-il, dans une île entre les tropiques, à une distance immense du continent, privé de toute communication avec le monde, et de tout ce qu'il renferme de cher à mon cœur ! Autant aurait valu signer tout de suite mon arrêt de mort.”

Mais on fut sourd à ces justes plaintes ; la mesure était irrévocablement arrêtée : s'il résistait, les satellites du ministère anglais avait reçu l'ordre de porter les mains sur lui. L'illustre captif sentit qu'il ne devait pas se commettre avec de pareils ennemis ; et, c'est alors que, du haut de sa raison, il adressa à lord Keith cette lettre, qui n'a pas d'égale dans l'histoire des plus grandes victimes de l'inconstance de la fortune :

“Je proteste solennellement ici, à la face du ciel et des hommes, contre la violence qui m'est faite, contre la violation de mes droits les plus sacrés, en disposant



“par la force de ma personne et de ma liberté. Je suis venu librement à bord du *Bellérophon* ; je ne suis pas prisonnier, je suis l'hôte de l'Angleterre. J'y suis venu à l'instigation même du capitaine, qui dit avoir des ordres du gouvernement de me recevoir et de me conduire en Angleterre avec ma suite, si cela m'était agréable. Je me suis présenté de bonne foi, pour venir me mettre sous la protection des lois d'Angleterre. Aussitôt à bord du *Bellérophon*, j'étais sur le foyer du peuple britannique. Si le gouvernement, en donnant des ordres au capitaine de me recevoir ainsi que ma suite, n'a voulu que me tendre une embûche, il a forfait à l'honneur et flétri son pavillon. Si cet acte se consommait, ce serait en vain que les Anglais voudraient parler désormais de leur loyauté, de leurs lois et de leur liberté. La foi britannique se trouverait perdue dans l'hospitalité du *Bellérophon*. J'en appelle à l'histoire : elle dira qu'un ennemi qui fit vingt ans la guerre au peuple anglais, vint librement, dans son infortune, chercher un asile sous ses lois. Quelle plus éclatante preuve pouvait-il lui donner de son estime et de sa confiance ? Mais comment répondit-on en Angleterre à une telle magnanimité ? On feignit de tendre une main hospitalière à cet ennemi, et quand il se fut livré de bonne foi, on l'immola !

“NAPOLÉON”

A bord du *Bellérophon*, à la mer.

Ainsi Napoléon s'était tout à coup vu enlevé à l'Europe et à la bienveillance publique du peuple anglais par un arrêt clandestin. Le 4 août on appareilla, et le

*Bellérophon*, qui n'était point équipé pour une course lointaine, croisa vers l'est dans la Manche, jusqu'à ce que le *Northumberland*, destiné à transporter Napoléon à Sainte-Hélène, fût prêt à le recevoir. Ce bâtiment était à Portsmouth.

Le 6, le *Bellérophon* mouilla dans la rade de Starpoint, où parut bientôt le vaisseau de l'exil, escorté de deux frégates chargés de troupes qui devaient former la garnison de Sainte-Hélène. Cette escadre était sous les ordres de l'amiral Cockburn. Les amiraux Keith et Cockburn se rendirent à bord du *Bellérophon* et remirent à Napoléon un extrait de leurs instructions : "Napoléon et sa suite devaient être désarmés ; on devait faire la visite des meubles, et saisir les diamants, l'ar-

géoliers, changea : ils affectaient de se couvrir devant lui et de nommer seulement général le souverain dont lord Castlereagh lui-même avait, l'année précédente, reconnu la qualité d'empereur dans la négociation de Châtillon.

Le 10, l'escadre mit à la voile. Le 17 août, le *Northumberland* passa en vue du cap de la Hogue. C'est là que Napoléon salua pour la dernière fois la France, par ces mots dignes de lui : " Adieu, adieu, terre des braves ! adieu, chère France ! Quelques traîtres de moins, et tu serais encore la grande nation et la maîtresse du monde. " Le 24, on s'arrêta à Madère ; le lendemain on fit voile pour Sainte-Hélène.

Pendant une si longue navigation, Napoléon, toujours semblable à lui-même, ne se démentit pas un seul moment. Pour les siens, il n'avait pas cessé d'être empereur ; pour les Anglais, l'un des premiers capitaines et l'un des plus grands hommes du monde. Les vents furent favorables à la vengeance des rois ; le 14 octobre, on aperçut le rocher qu'il allait habiter ; le 15, l'escadre jeta l'ancre à midi, et l'on mit en panne.

Le 17, à sept heures et demie, cent onze jours après son départ de Paris, Napoléon descendit sur cette terre qui ne devait pas rendre sa proie.

#### SUR LE NORTHUMBERLAND

Le 6 août, Napoléon était transféré à bord du *Northumberland*, où se trouvait déjà l'amiral Cockburn, nommé gouverneur de Sainte-Hélène, et, le 10, le vaisseau appareilla pour cette île.

Cette traversée ne fut signalée, jusqu'au 15 octobre, par aucun événement remarquable.

Le 16, après avoir déjeuné, Napoléon était venu s'appuyer sur l'une des barres de l'avant du vaisseau, et regardait fixement si, dans l'immensité de cet mer, il n'apercevait pas Sainte-Hélène, car l'amiral Cockburn lui avait annoncé, dès le matin, que d'un moment à l'autre, l'île pouvait être signalée.

Tout en passant un des coins de son mouchoir sur les verres de sa lorgnette, il crut remarquer un matelot qui cherchait à s'approcher de lui sans être observé, car il était enjoint aux marins du *Northumberland* de se tenir toujours à distance de Napoléon. Ce n'était pas la première fois que l'Empereur voyait cet homme rôder

autour de lui, quoique l'énorme paire de favoris noirs grisonnants qui encadraient sa figure l'eût empêché jusqu'alors de distinguer ses traits.

#### TOUS LES ANGLAIS NE SONT PAS DES TURCS

Soit par un sentiment de simple curiosité, soit par un de ces mouvements instinctifs dont on ne saurait expliquer la cause, Napoléon fit quelques pas vers le matelot : mais celui-ci l'arrêta court en lui disant, sans changer de position, mais d'une voix sourde et tremblante d'émotion :



— *Tron de diou !* Sire, si vous faites un pas de plus je suis un homme perdu ; je me jette à la mer, *bagasse !* et le pauvre Pomayrol va périr avant le moment propice.

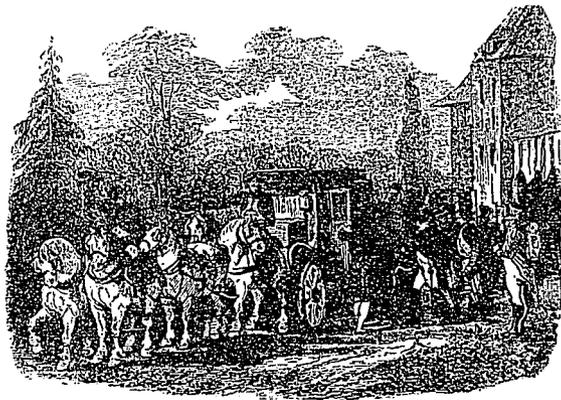
— Comment ! c'est toi ! dit Napoléon en reculant tout à coup comme frappé d'une apparition.

— Je m'en flatte ! reprit le marin en lançant un coup d'œil de côté et toujours la tête basse ; mais *as pas peur !*

— Tu n'as rien à craindre, lui dit Napoléon avec une expression de dignité sublime et faisant deux pas en avant ; je te prends sous ma protection, te dis-je, approche-toi.

Et il tendit la main à Pomayrol, qui se précipita dessus et la baisa avec transport, la poitrine gonflée de soupirs et les yeux remplis de larmes.

— Mais par quel hasard ? lui demanda Napoléon, lorsque l'émotion de cet ancien marin de Boulogne fut un peu calmée.



gent, les valeurs, afin de l'empêcher d'en faire un instrument d'évasion. Ces sommes devaient être admistrées pour subvenir à ses besoins.

Le cas de mort était prévu. " Le général (c'était le nom destiné désormais à Napoléon) pouvait disposer de ses biens par testament. Il devait être mis en prison s'il essayait de s'évader. Toutes ses lettres et celles de ses compagnons devaient être lues par le gouverneur. " On permettait aux généraux Bertrand, Montholon, Gourgaud, et au chambellan Las-Cases, de le suivre ; les généraux Savary et Lallemand, tous deux condamnés à mort, étaient exclus du nombre de ses compagnons d'infortune.

Le 7 août, à deux heures après-midi, Napoléon quitta la trompeuse hospitalité du *Bellérophon* pour la prison du *Northumberland*. Là, le ton de ses gardiens, ou de ses

— *Eh donc !* par l'effet du hasard d'une circonstance, dit celui-ci en mettant un doigt sur sa bouche, et en regardant autour de lui d'un air inquiet. Je ne puis pas vous le dire ici, Sire ; seulement qu'il vous suffise de savoir que tous les *Anglais* ne sont pas des *Turcs*.

Napoléon fit un geste de doute.

— Le capitaine Maitland est un brave garçon, reprit le marin, c'est à lui que je dois la bonne fortune de vous parler encore une fois avant de . . . personne ici ne me connaît ; on me croit Italien, et il me faut bien vivre à la muette, *bagasse !* . . . ou sans cela, houp ! avec les petits poissons, comme disait autrefois, mon ami Mor-



land de votre vieille garde, le fameux musicien que je m'en souhaite.

### UN GRENADIER ENTÊTÉ

En disant ces mots, Pomayrol avait fait le geste d'un homme qu'on jette à la mer.

— Morland ! interrompit vivement Napoléon en passant sa main sur son front ; j'ai connu un grenadier de ce nom : sais-tu ce qu'il est devenu ?

— *As pas peur*, Sire, il est devenu mort dans mes bras à Paris, le 20 mars de l'année dernière à cette grande cabine qu'on appelle le *Val de Grâce*, des suites d'une petite estafilade qu'il avait reçue à Arcis-sur-Aube pour votre service, Sire, je m'en flatte.

— Ah ! ce 20 mars ! fit Napoléon avec un soupir étouffé ; c'est une date qui marquera dans ma vie : si j'avais eu seulement cinquante mille hommes comme Morland il y a six mois !

— *Bagasse !* Sire, vous n'êtes pas dégoûté, excusez du peu ! mais le pèlerin avait un défaut trop capital que vous oubliez ; celui d'aimer trop la petite chansonnette ; et, comme j'ai pu m'en convaincre, en second lieu, celui d'être entêté, à lui seul, comme plusieurs mulets de Brignolles, que même après qu'il fut mort, il ne voulut jamais me laisser ouvrir sa main qu'il serrait comme un *tron de Dieu*, pour ne pas me laisser voir ce qu'il tenait dedans, le cher camarade, que le bon Dieu veuille avoir son âme ! . . . de même que la mienne, ajouta Pomayrol à voix basse et comme d'un ton résigné.

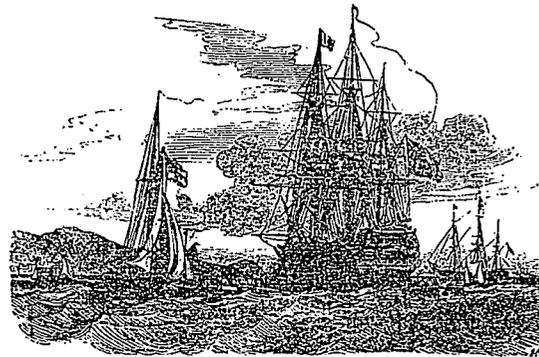
— Qu'est-ce que c'était donc ? demanda Napoléon curieusement.

— Ouh ! fit le marin avec un geste de mépris ; une babiole que je pris par curiosité, et comme pour avoir une petite souvenance de son amabilité. Tenez, Sire, la voilà.

Et Pomayrol donna à Napoléon un petit chiffon de papier roulé, dont il aurait été difficile de deviner la couleur primitive. Napoléon le déroula . . . C'était l'ex-emplaire de la chanson qu'il avait fait attacher sur la poitrine de ceux de ses grenadiers qui s'étaient battus à Boulogne avec les soldats de la ligne. Il le mit dans la poche de son habit, en disant froidement :

— Je le garde.

— Si cela vous fait plaisir, Sire . . . reprit le marin en faisant un signe d'adhésion . . . Maintenant que je



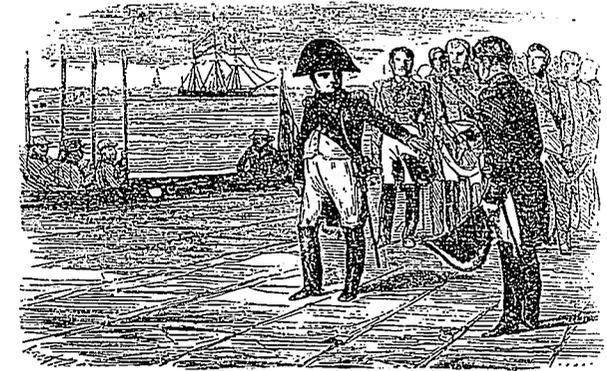
vous ai vu et que nous avons fait ensemble un mot de conversation, je suis content, et je pourrai exécuter mon petit projet plus joyeusement. *Eh donc ! As pas peur !*

— Adieu, mon ami, lui dit Napoléon en lui tendant la main, car nous ne nous reverrons peut être jamais, n'est-ce pas ?

— Peut-être ! . . . murmura Pomayrol avec un regard sombre ; mais du moins ce ne sera pas sur cette terre ingrate.

Puis il s'éloigna en sifflant entre ses dents l'air d'un cantique provençal.

Napoléon restait machinalement à la même place, et comme absorbé par les souvenirs que le marin avait rappelés à sa mémoire. Il se demandait : " Comment se fait-



il que cet homme soit ici ? " Ce fut un mystère que personne ne put jamais expliquer.

### LE PREMIER BATEAU A VAPEUR

Napoléon fut tiré de sa rêverie par un objet qu'il aperçut au loin sur la mer ; c'était comme une colonne noire glissant sur les eaux, et laissant après elle une longue trace de fumée épaisse qui s'échappait comme d'une immense cheminée.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-il en braquant sa lunette ; on dirait le tuyau d'une de nos pompes à feu.

Tout l'état-major du *Northumberland* monta sur le pont.

— C'est un bateau à vapeur ! dit un lieutenant de la marine anglaise.

— Un bateau à vapeur ! fit Napoléon visiblement ému, en remarquant le sillon écumeux que ce bâtiment traçait devant lui. Je n'en avais jamais vu. Quelle rapidité ! Il semble glisser sur la mer comme sur des roulettes.

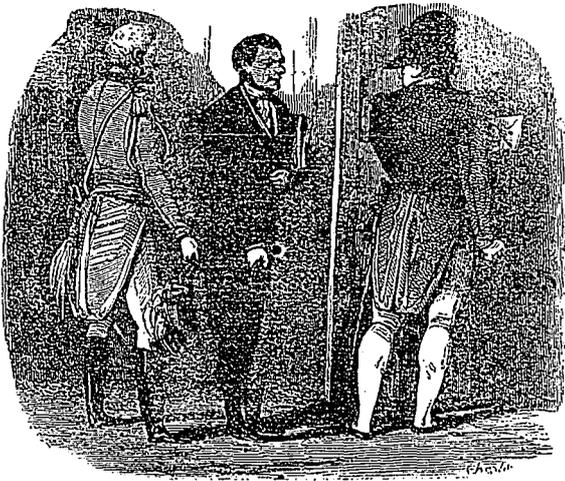
— Par ma foi ! c'est le *Fulton* ! s'écria l'officier, qui s'était armé d'une longue vue ; je vois distinctement ce nom écrit sur la proue.

— Le *Fulton*, dites-vous ? reprit l'Empereur, qui avait tressailli à ce nom.

— Oui, Sire, le *Fulton*, du nom de son inventeur.

— Ah ! mon Dieu ! fit Napoléon en se frappant le front ; puis il détourna la tête au moment où le bateau vint à passer, et alla s'asseoir sur un banc placé à l'autre bout du pont, et, laissant tomber sa tête dans ses mains, il resta quelque temps immobile dans cette posture.

— Ainsi le sort des *Etats* dépend d'une idée nouvelle ! dit-il à voix basse ; ainsi la nature recérait dans son sein une force inconnue qui pouvait changer les destinées du monde ! J'ai tenu ce secret dans mes mains, moi, et je l'ai laissé échapper, parce que je m'en suis rapporté à d'autres que moi ! croyez donc aux savants ! ajouta-t-il en se levant brusquement et en marchant à pas précipités.



Le grand-maréchal, voyant l'Empereur si agité, le rejoignit.

— Bertrand, quel jour sommes-nous aujourd'hui et quel quantième ? lui demanda-t-il tout à coup.

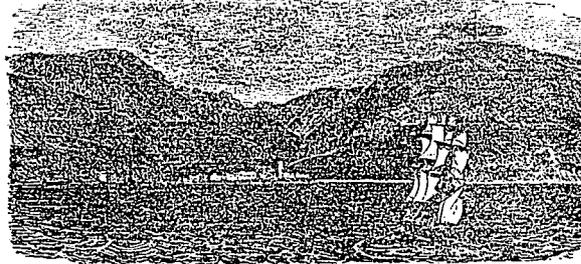
— Sire, jeudi 16 octobre.

— Jeudi 16, dites-vous ? Eh bien ! reprit-il avec amertume, il y a juste onze ans aujourd'hui, jour pour jour, que je dansais avec madame Bertrand à Boulogne ; vous le rappelez-vous ?

— Hélas ! Sire, fut la seule réponse du grand-maréchal.

— Terre ! terre ! cria au même instant un matelot glissé dans une des cages du grand mât.

A ce cri, Napoléon fit un mouvement involontaire, et saisissant la main de Bertrand, qu'il pressa convulsivement, répéta avec un accent pénétré :



— Terre ! terre ! . . . Oui, la terre qui doit recouvrir le cadavre !

### LA FIN D'UNE LÉGENDE

Le lendemain, 17 octobre 1815, soixante-dix jours après avoir quitté la France, Napoléon descendit dans le canot qui devait le déposer à sa dernière demeure. Au moment où l'amiral Cockburn s'apprêtait à mettre pied sur la planche qui servait de pont pour passer du bateau sur la plage, l'Empereur l'arrêta par le bras, en lui disant avec politesse :

Pardonnez-moi, monsieur l'amiral ; ici, c'est à moi de marcher le premier.

A peine avait-il mis le pied sur le rivage de Sainte-Hélène qu'il retourna la tête avec vivacité, et comme



s'il eût entendu un cri d'adieu affaibli par la distance. A l'instant même une détonation d'arme à feu, suivie presque aussitôt du bruit que fait un corps lourd en tombant dans l'eau, fut entendue de tous ceux qui étaient sur le *Northumberland*.

On courut à l'endroit . . . mais on ne vit rien que la mer légèrement colorée à sa surface d'une teinte rougeâtre, un peu de fumée qui se dissipait dans l'air, et un vieux chapeau de matelot laissé près des bastingages. On examina ce chapeau que personne ne réclamait, et sous la coiffe de toile on vit écrit en encre rouge : *Pomayrol*. — *Camp de Boulogne*.

On ne comprit pas, parce qu'il n'y avait aucun matelot de ce nom parmi l'équipage ; mais huit ans plus tard, en 1825, des voyageurs français, ayant relâché à Sainte-Hélène, visitaient Longwood, accompagnés d'un homme âgé, vêtu d'un habit rouge, qui avait été précédemment au service de Hudson-Lowe.

Arrivés à l'allée d'arbres qui est derrière l'habitation, le cicérone anglais fit remarquer aux voyageurs un saule presque dépouillé de son écorce, et sur le tronc duquel *Bonaparte*, leur dit-il, s'amusait quelquefois à tracer des caractères et des figures avec un canif. Ceux-ci s'approchèrent et virent en effet un nom distinctement gravé, celui de *Pomayrol*.

Comme ces voyageurs demandaient à leur cicérone quel pouvait être ce personnage, sans leur répondre, l'homme à l'habit rouge tira froidement un couteau de sa poche, et, afin d'éviter de nouvelles questions, enleva l'écorce de l'arbre à cette place.

## LE LION ET LE LIÈVRE

Il y avait une fois un grand, grand lion qui faisait des dégâts épouvantables — dans le Midi de la France ; — il dévorait toutes les bêtes du bon Dieu. Celles-ci, qui tremblaient du matin au soir et du soir au matin, à force de tenir conseil décidèrent de proposer au Seigneur Lion que, chaque jour, une d'elles serait tirée au sort et irait le trouver pour lui servir de pitance.

Seigneur Lion, se lippant le museau, conclut le marché dans ces conditions ; la parole des pauvres bêtes du bon Dieu fut régulièrement tenue.

Mais voilà qu'un jour, le sort tombe sur un vieux, vieux, lièvre très malin, qui avait souvent entendu la canonnade, un fin coquin avisé et rusé.

Or, notre lièvre, doucement, très doucement, s'acheminait de vers le lion qui, mourant de faim, se met à lui crier :

— Tu viens bien tard ?

— Ce n'est pas de ma faute, répond le lièvre en baissant les oreilles et se recroquevillant tant qu'il peut, excusez-moi, seigneur, j'ai été arrêté en route et retenu par un autre lion.

— Comment ! un autre lion ! ici, dans mes terres, vite, vite, viens me faire voir où il est.

Et de suite de se mettre à la recherche du rival, avec le lièvre qui vivement, à grandes enjambées, le mène tout droit devant un puits profond, profond...

Le Lion se penche, et voyant son image dans l'eau s'écrie :

— Ah ! tu es là ! voleur ! attends ! attends ! coquin !

Et, hors de lui, Seigneur Lion saute dans le puits et se noie.

La passion est d'abord un passant, puis un hôte, puis le maître de la maison.

LE TALMUD.

## AUX COURSES



Ces bicyclettes vont que c'est merveille de voir ça !..

Un livre de valeur :

On connaît l'anecdote de Xavier Marniced, achetant un jour, pour quelques sous, à l'étalage d'un bouquiniste, un volume entre les feuillets duquel il trouva un billet de 1,000 francs. La même aventure est arrivée en Italie il y a deux ans à un assistant de la clinique de Turin qui, en parcourant un livre de médecine du Dr Giordani, découvrit entre les pages non pas un, mais 40 billets représentant la somme de 40,000 francs.

Le goût du bouquinage est donc un plaisir qui peut parfois vous faire de très agréables surprises...

Vous en voyez ici la preuve ... !!

Poisson amphibie :

L'anabas, ou poisson grimpeur, est un petit poisson d'eau douce, très répandu dans l'Inde et dans les îles de son Archipel. Il abonde dans les mares, dans les étangs et dans les rivières, et sa taille ne dépasse guère 16 centimètres.

L'anabas a la singulière faculté de pouvoir rester plusieurs jours hors de l'eau, et les jongleurs indiens s'en servent pour l'amusement du peuple.

Inconséquence :

Les femmes sont parfois bien inconséquentes.

Ainsi, j'en entendis une, dernièrement, qui traitait son mari de vaurien, d'homme dénué d'une valeur quelconque.

Ça ne l'a pas empêchée, huit jours après, de poursuivre une compagnie de chemin de fer en cinq mille piastres de dommages-intérêts son mari ayant été tué dans une rencontre de trains.

Un jeune poète s'adressant à un éditeur connu :

— Dites-moi comment je puis devenir un bon poète.

— Mourez, monsieur ; tous les bons poètes sont morts.

Flatteur pour ceux qui sont encore en vie.

## UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement

LA CONSOMPTION  
DYSPEPSIE...  
ANÉMIE...  
ET LES FAIBLESSES  
D'ESTOMAC.

## SANTÉ ET BEAUTÉ

UNE BOITE, AVEC NOTICE, - \$1.00  
SIX BOITES, " " " - 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIÈRE CLASSE

Dépôt Général pour la Puissance :

L. A. BERNARD

1882, rue Ste-Catherine, Montreal

## Des paroles de louanges...

sont accordées journallement à un remède qui a été une bénédiction pour des milliers de femmes ; des paroles qui partent du cœur de la mère épuisée et surchargée, de la fille à l'aurore de la vie de femme, annonçant l'heureux avènement d'une vie nouvelle. Les entraves du mal ont été brisées et celle qui fut une fois clouée au chevalet de torture est maintenant là, debout dans le sentiment d'une nouvelle et saine existence.

## Les Pilules Rouges

... du Dr Coderre

Pour Femmes

Pales et Faibles

accomplissent plus pour la guérison de la faiblesse féminine qu'aucun autre remède sur le marché. Que chaque femme se rende bien compte de son état physique et elle s'apercevra que cette douleur dans le dos, cette faiblesse corporelle, cette paleur, amaigrissement, accompagnées d'irrégularités sont des symptômes de la faiblesse féminine et le tout cédera rapidement devant le traitement indiqué plus haut.

Si ces pilules ne procurent pas une guérison complète, écrivez-nous. Votre lettre sera lue à notre spécialiste français pour les maladies de la femme, qui répondra à toutes les questions en donnant gratuitement les indications nécessaires sur le traitement à suivre.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont en vente partout : 50 cts la boîte, 6 boîtes pour \$2.50, envoyées franco sur réception du prix.

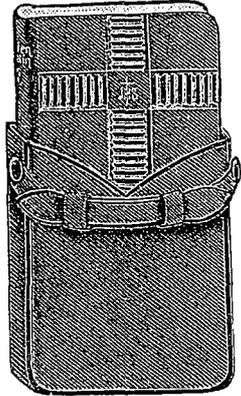
ADRESSEZ :

Cie Chimique Franco-Américaine

Dépt. Médical, B. P. 2,306, - Montréal.

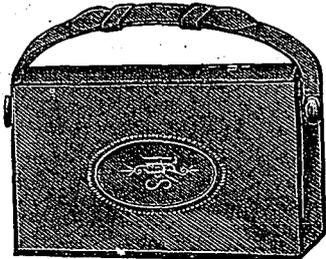
# La grande librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS, 256 et 258, rue St-Paul, Montréal

## • SOUVENIRS DE PREMIERE COMMUNION •



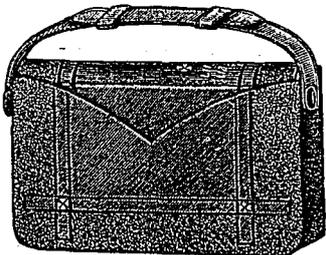
Reliure No 705

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 2.75  
PAROISSIEN N° 1021..... \$ 3.00



Reliure No 709

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 1.80



Reliure No 710

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 1.75



### - - Chapelets - -

Chapelets en nacre	de 25 cts à \$3.00	la pièce
“ cristal	“ 10 cts “ 4.50	“
“ grenat	“ 10 cts “ 2.00	“
“ améthyste	“ 25 cts “ 4.00	“
“ topaze	“ 25 cts “ 4.00	“
“ coco	“ 10 cts “ 0.50	“

### ETUIS A CHAPELETS

Étuis à chapelets en veau, cuir de Russie, maroquin, chagrin, mouton chagriné, de 10 cts à 50 cts la pièce.

### INSCRIPTIONS

Inscriptions en or, noms et date de la 1re communion, apposées sur tous les étuis, 25 cts extra pour chaque.

### BRACELETS PORTE-BONHEUR

En cristal,	de 40 cts à \$1.50	la pièce
En améthyste,	“ 40 cts “ 1.50	“
En topaze,	“ 40 cts “ 1.50	“
En saphyr,	“ 40 cts “ 1.50	“

### - - Médailles pour Communautés - -

En argent contrôlé, avec place au verso pour inscription de la date

Prix : 30 cts, 40 cts, 60 cts, 80 cts et \$1.00 la pièce.



Reliure No 715

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 1.80



Reliure No 716

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 2.75

### COLLIERS POUR MEDAILLES

Prix : 30 cts, 60 cts, 90 cts, \$1.70 et \$2.00 la pièce.

### CROIX EN NACRE DE PERLE

Surmontée d'un christ en argent contrôlé.

Prix : 30 cts, 40 cts, 55 cts, 75 cts et \$1.35 la pièce.

# LE CYCLOPAMA UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Arts, Sciences, Voyages, Modes,  
Humour, Sport

32 PAGES DE GRAVURES  
CHAQUE SEMAINE

Le plus complet et le moins cher des  
journaux illustrés du Canada.

## ABONNEMENT :

1 an \$2.50 | 6 mois \$1.25

A Montréal, servi à domicile :

1 an \$3.00 | 6 mois \$1.50

Payable d'avance

Imprimé et publié par

C. O. BEAUCHEMIN & FILS  
Libraires, 256, rue St-Paul

AVIS—Adresser toute communication  
concernant ce journal :

Le CYCLOPAMA UNIVERSEL

Bureau : 22, rue St-Gabriel, Montréal

Abonnez-vous au journal

# LE MONDE

Le plus ancien des journaux français  
du soir à Montréal

Le mieux renseigné sur toutes  
les questions d'actualités.

## PRIX DE L'ABONNEMENT

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an . . . \$2.00 | 6 mois . . . 1.00

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an . . . 50 cts | 6 mois . . . 25 cts

"LE MONDE" s'adresse à toutes les  
classes bien pensantes, et en raison de la  
supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MED UM D'ANNONCE HO. S LIGNE

BUREAUX ET ATELIERS :

NO 75, RUE ST-JACQUES

## MENTHOL COUGH SYRUP

Efficace pour maladies pulmonaires

Montréal, P. Q., 14 Sept., 1895.  
Roy et Boire Drug Co., Messieurs:—Je souffrais  
depuis longtemps d'un rhume opiniâtre qui menaçait  
ma santé. J'ai essayé différents remèdes afin  
de me soulager mais en vain, lorsque l'on me parla  
du Menthol Cough Syrup, j'en achetai une  
bouteille, laquelle je crois être la première vendue  
ici, et j'ai été complètement guéri.

C'est avec plaisir que je la recommande au public.  
C. F. BEAUCHEMIN,  
Surintendant de la Cie Téléphone des Marchands.  
En vente dans toutes les pharmacies et épiceries:  
25 cts la bouteille

ROY et BOIRE Drug Co., Propriétaires  
R. BEAUCHEMIN et Cie.  
AGENTS GÉNÉRAUX pour le CANADA  
222, 224, RUE ST-PAUL, MONTREAL

**\$1,000** DE RECOMPENSE offertes  
pour un sirop plus agréable  
au goût et qui guérira la

TOUX, LES RHUMES, L'ASTHME,  
plus rapidement que le



Marque de commerce

## RELIURE

POUR LE

# Cyclorama Universel

Bonne reliure en toile, couleurs  
assorties, avec titre en or sur  
plat :

40 cents le volume

Reliure Extra \$ 60, 75c et \$1.  
LE VOLUME

— DU —

"Cyclorama Universel"

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, Propriétaires,  
BUREAU: 22, RUE ST-GABRIEL,  
MONTREAL

# PRIMES! PRIMES!

Pour encourager la formation de clubs parmi les lecteurs du CYCLOPAMA UNIVERSEL et contribuer par là à répandre davantage notre publication, nous offrons des primes qui consisteront en articles variés, objets d'utilité ou de luxe, parfois d'une grande valeur. Nous commencerons par les offres suivantes :

## Montre en Argent allemande valant \$3

C'est une jolie montre à remontoir qui est offerte au club de 2 abonnés d'un an, ou à toute personne nous procurant deux abonnements d'un an.

Comme équivalent, nous accepterons quatre abonnements de six mois pour cette prime.

## FORMEZ DES CLUBS

## Montre en Acier oxydé valant \$10

C'est une excellente montre à remontoir de fabrication française, anneau et couronne dorés, bon mouvement, tiendra bien le temps.

Cette prime sera donnée à tout club de 5 abonnés d'un an ou l'équivalent en abonnements de six mois.

La même prime est offerte à tout agent qui nous enverra cinq abonnements d'un an ou l'équivalent en abonnements de six mois.

## Montre en Or valant \$25 garantie pour 15 ans

Cette prime est offerte à tout club de 15 abonnés d'un an ou à tout agent nous procurant 15 abonnements d'un an, ou l'équivalent en abonnements de six mois.

REMARQUES:— Ces primes sont offertes seulement pour les abonnés à être servis directement et non pour les acheteurs au numéro.

Les abonnements, dans tous les cas, sont invariablement payables d'avance :

A Montréal, servi à domicile - - - 12 mois \$3.00 — 6 mois \$1.50  
Au Canada et aux Etats-Unis - - - 12 mois \$2.50 — 6 mois \$1.25

Les abonnés faisant partie d'un club pourront s'entendre entre eux pour le tirage de la prime au sort.

Adressez toute communication :

"LE CYCLOPAMA UNIVERSEL,"

22, rue Saint-Gabriel, Montréal.

